

Lettre de
l'ACADEMIE des
BEAUX-ARTS

INSTITUT  DE FRANCE

l'Académie,
Lieu de débats

numéro **71** hiver 2012-2013



Éditorial

Résumer en quelques lignes une année académique expose au risque d'une énumération fastidieuse, échouant, qui plus est, à donner un reflet exact de cette année écoulée. On en retiendra ici les événements reliant au mieux ce passé de l'Académie aux perspectives futures.

L'Académie a été endeuillée par la perte de trois de ses membres titulaires, Pierre Schœndörffer, Georges Mathieu, Jacques Taddei et d'une correspondante, Brigitte Engerer. Hommage a été rendu à ces personnalités brillantes, si précieuses pour notre Compagnie.

De nombreux motifs de réconfort et des moments de joie ont heureusement consolé notre tristesse. Deux réalisateurs, parmi les plus brillants et les plus renommés du cinéma français, Régis Wargnier et Jean-Jacques Annaud ont été reçus sous la Coupole par Marc Ladreit de Lacharrière et Roman Polanski, en présence de représentants prestigieux du monde du cinéma. Trois associés étrangers, Antonio Lopez Garcia, Philippe de Montebello et Ousmane Sow, élus cette année, seront accueillis en 2013. Trois institutions, parmi les plus brillantes du patrimoine de l'Académie, ont confirmé en 2012 leur vitalité et leur force attractive pour un nombreux public : la Fondation Claude Monet à Giverny sous la responsabilité d'Hugues R. Gall, le Musée Marmottan-Monet et sa bibliothèque, sous l'impulsion de Jacques Taddei, la Villa Ephrussi de Rothschild à Saint-Jean-Cap-Ferrat.

L'objectif de l'Académie des Beaux-Arts et de son président tout au long de cette année fut de développer la communication de l'Académie, non pas, comme cela pourrait être envisagé, pour sa promotion et celle de ses membres, mais pour illustrer son image institutionnelle, trop souvent méconnue. Deux journées publiques exceptionnelles ont été organisées dans ce sens : « Hommage à Claude Debussy », où Gilles Cantagrel a excellemment réuni les meilleurs spécialistes du compositeur pour une belle réflexion sur la personnalité et l'œuvre de Debussy. « Une journée à l'Académie des Beaux-Arts », a associé la présentation individuelle des académiciens, préparée par Lydia Harambourg, à un après-midi avec les membres participant à la « commission des débats », animé par Guy Boyer de la Revue *Connaissance des Arts*. La plupart des académiciens présents et des auditeurs a apprécié ces séances à thème. Sans les multiplier, il faut en préparer d'autres, les programmer, les enrichir. Nous nous y attacherons.

François-Bernard Michel,
Président de l'Académie des Beaux-Arts

sommaire

page 2

Éditorial

page 3

Actualités :

Séance solennelle
des cinq académies

pages 4, 5

Actualités :

Séance publique annuelle
de l'Académie des Beaux-Arts

pages 6 à 15

Dossier :

« L'Académie, lieu de débats »

« Journée Claude Debussy »

« Une journée à l'Académie
des Beaux-Arts »

pages 16 à 27

Actualités :

Palmarès des
Prix et concours 2012

pages 28, 29

Actualités :

Parutions
Distinction

Exposition :

« Les artistes de la
Casa de Velázquez »
à l'Espace Évolution
Pierre Cardin

pages 30, 31

Communications :

« Douleurs et représentation
dans l'Art, la douleur
transcendée par les artistes »
Par Patrice Queneau

« Travaux récents menés
dans la Pyramide à degrés
de Djéser »
Par Bruno Deslandes

page 32

Calendrier
des académiciens

Actualités

Séance solennelle des cinq académies

Le mardi 23 octobre a eu lieu sous la Coupole de l'Institut de France la séance solennelle de rentrée des cinq académies

Le 25 octobre 1795, en créant l'Institut de France, la jeune République lui confie comme mission que « ce que tous les hommes savent y soit enseigné dans sa plus haute perfection ». Depuis, tous les ans, la « Séance solennelle de rentrée des cinq académies » est l'occasion pour l'Institut de France de réaffirmer les valeurs qui sont les siennes et le rôle qui lui est imparti dans le perfectionnement et la diffusion des savoirs. Sous la Coupole, le mardi le plus proche du 25 octobre, les cinq Académies se réunissent autour d'un thème choisi collégialement.

Cette année, la séance était présidée par Hélène Carrère d'Encausse, Présidente de l'Institut de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, et le thème retenu était : « La transparence ».

Un représentant de chacune des académies a prononcé un discours élaboré pour l'occasion : « Transparence et démocratie » par Jean-Claude Trichet, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques ; « Un univers opaque et transparent » par Catherine Cesarsky, déléguée de l'Académie des Sciences ; « Voile et dévoilement » par Jean-Pierre Mahé, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ; « Au péril de la transparence » par Jean Clair, délégué de l'Académie française ; et enfin « La transparence : ce qui transparait ? » par le compositeur Michaël Levinas, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, dont voici un extrait :

« Les sons peuvent-ils être transparents ? Y aurait-il des musiques que l'on pourrait qualifier de transparentes ? La question semble paradoxale, à moins qu'elle ne conduise à aborder d'emblée la question de la métaphore, de l'allégorie et de la transmutation dans les arts. Est-il nécessaire de préciser que la transparence est un critère utilisé par les acousticiens pour définir une analyse objective d'un enregistrement stéréophonique ? La transparence, pour un ingénieur du son, est en quelque sorte un critère de perfection de l'enregistrement, ce que l'on appelle « une perception sans voile ». Il est aussi d'usage en acoustique d'utiliser les critères d'analogies spectrales avec les couleurs pour définir certains bruits et certains sons, comme le bruit blanc ou le bruit rose par exemple. Un son transparent serait-il alors un son sans composantes spectrales, ou, pour

Sur le thème retenu,
« La transparence », le
compositeur Michaël Levinas,
délégué de l'Académie des
Beaux-Arts, développait par
son intervention
« La transparence : ce qui
transparait ? »

Photos : Didier Plowry

le dire autrement, un son inaudible ? Certes non. En musique la transparence engendre souvent le transparent. Le lien entre ces deux termes est important. J'entends par transparent, dans le domaine sonore, non seulement le fait qu'un timbre se manifeste au travers un autre et non pas qu'il se superpose, mais aussi que l'un est transformé par l'autre selon diverses modalités qui se déroulent dans le temps : un son qui s'en va fait place à un autre son, selon deux ondes acoustiques qui donnent naissance à une succession de battements complexes et suggestifs de ce « transparent » progressif qui temporalise le passage d'un son à l'autre, sans être pour autant, ni un mixage, ni un principe cinématographique de fondu-enchaîné. De ce fait, le son subit des modifications, des métamorphoses qui ouvrent un champ important de composition et d'interprétation. Comme compositeur et pianiste, j'attache une importance primordiale à ces phénomènes psycho-acoustiques spectraux, notamment dans l'art de l'orchestration, l'écriture et le toucher pianistique depuis le XIX^e siècle ou bien encore dans les mixtures de l'orgue. Transparent : ce terme n'est pas utilisé par les acousticiens, mais il requiert d'emblée pour moi une dimension métaphorique déterminante. »



Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts

Extrait du discours prononcé par le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives et intitulé Images de guerre :

« La matière épique et la représentation de la guerre sont une source essentielle d'inspiration et d'interrogation pour les artistes, des vases grecs de l'Antiquité aux toiles du XIX^e siècle français en passant par les fresques de la Renaissance italienne. En dehors du dessin politique et des commandes officielles qui expliquent la pérennité et la fécondité du genre, la célébration de l'exploit martial pose en effet des problèmes de création motivants pour un peintre. Dans une scène de bataille ou de siège, comment saisir en mouvement, sur une surface nécessairement limitée, des figures innombrables dans un espace immense ? Comment exalter les vertus héroïques à travers une esthétique de la violence qui oscille nécessairement entre idéalisation et réalisme ? L'invention de la

perspective, l'art du dessin et de la composition, les tensions entre romantisme et réalisme permettent aux artistes, au fil du temps, de répondre à ces questions. En marge de la célébration de la gloire et de l'idéalisation des batailles, d'autres regards compatissants et épouvantés se portent cependant sur les destructions et sur les souffrances provoquées par la guerre. Breughel, Callot ou Goya, bien avant les artistes du XX^e siècle, dénoncent les massacres et refusent de donner une forme esthétique à la guerre en représentant ce qui pourtant ne peut pas l'être, le chaos [...]

Désormais, c'est la photographie qui met en image les conflits. Pendant la guerre de Crimée, puis en 1870, le dessin et la peinture témoignent encore de la guerre, la jeune photographie exigeant de trop longs temps de pose. Mais dès les premiers jours de la guerre de 1914, et jusqu'à la fin du conflit, les instantanés des journaux comme *Le Miroir*, rendent compte des explosions, des destructions, des morts... Puis les lecteurs de *Vu*, *Life* ou *Regards* suivent les combats de la guerre d'Espagne et les souffrances des civils avec les clichés de Robert Capa, Chim ou Gerda Taro. Et au moment de l'ouverture des camps nazis en 1945, c'est encore la photographie qui révèle l'horreur. Toutes ces images, malgré leur exactitude, restent cependant insuffisantes pour montrer la réalité de la guerre. Seuls les mots des témoins et des historiens peuvent rendre compte de la déportation et de l'extermination, comme le fait remarquer Laurent Gervereau. La guerre n'est pas faite pour les images conclut-il alors que, paradoxalement, la photographie des conflits armés les plus meurtriers de l'histoire de l'humanité fait tristement partie de notre quotidien depuis plus d'un siècle. »

Le 21 novembre, sous la Coupole de l'Institut de France, a eu lieu la séance solennelle de l'Académie des Beaux-Arts.



Au cours de cette séance, François-Bernard Michel, Président de l'Académie des Beaux-Arts et membre de la section des Membres libres, a rendu hommage aux académiciens de notre Compagnie récemment disparus. Le palmarès des nombreux prix et récompenses décernés par l'Académie des Beaux-Arts a été proclamé par Lucien Clergue, vice-Président, membre de la section de Photographie.

L'Orchestre Colonne, sous la direction de Laurent Petitgirard, a interprété des extraits de la version de 1919 (éditions Schott) de *L'Oiseau de feu*, d'Igor Stravinsky.

L'ensemble Diabolus in Musica, sous la direction d'Antoine Guerber, nous a offert de découvrir le *Credo*, extrait de la *Messe sicut spina rosam* de Jacob Obrecht (vers 1457-1505). La séance s'est terminée traditionnellement avec la *Fanfare de La Péri* de Paul Dukas. ♦

En haut : les membres présents de l'Académie posaient pour le traditionnel portrait de groupe. Assis, au premier rang, de gauche à droite : Pierre Cardin, Arnaud d'Hauterives, Charles Chaynes et Claude Parent. Au second rang : Vladimir Velickovic, Roger Taillibert, Yves Boiret, Gérard Lanvin, Pierre-Edouard, Jean Cardot, René Quillivic, Érik Desmazières, Claude Abeille, Régis Wagnier, Louis-René Berge, Paul Andreu, Brigitte Terziev, Laurent Petitgirard, Leonard Gianadda, François-Bernard Mâche, Guy de Rougemont, Aymeric Zublena, Jacques Rougerie, Antoine Poncet, François-Bernard Michel, Lucien Clergue, Hugues R. Gall et Yves Millecamps.

Photos Juliette Agnel

L'Académie, Lieu de débats

Deux événements récents viennent de manifester la volonté de l'Académie des Beaux-Arts de s'ouvrir en se faisant connaître plus largement auprès du public. La journée Claude Debussy pour célébrer le cent-cinquantième du compositeur, et celle intitulée « L'Académie des Beaux-Arts se présente », avec une présentation de ses membres le matin et des débats l'après-midi, l'ensemble ayant suscité un très vif intérêt de la part des invités. Le relais pris par Canal Académie et les médias de la presse écrite devait contribuer à l'ouverture souhaitée par la Compagnie lors de ces deux journées qui ont connu un grand succès d'audience.

Journée Claude Debussy

Claude Debussy fut l'un des plus grands musiciens français, avec Jean-Philippe Rameau au XVIII^e siècle et Hector Berlioz au XIX^e. Sa musique fait aujourd'hui partie du répertoire de tous les artistes, et sa pensée a profondément marqué les compositeurs des générations suivantes. À ce créateur de génie, dont le monde a célébré en 2012 le cent-cinquantième anniversaire de naissance, il convenait que l'Académie des Beaux-Arts rende un solennel hommage. Une journée exceptionnelle orchestrée par Gilles Cantagrel, musicologue et correspondant.

Né il y a cent-cinquante ans, Claude Debussy a songé trop tard à se présenter à l'Académie des Beaux-Arts, puisque la mort devait l'emporter à cinquante-six ans seulement, au terme d'une très douloureuse maladie qui le taranda dix années durant. Et cela dans les journées les plus noires de la dernière année de la guerre mondiale. Les ennemis bombardent alors la capitale. Pendant l'office du vendredi saint de 1918, un obus de la grosse Bertha atteint l'église Saint-Gervais et tue près de cent personnes. Ce même jour, à la même heure, on porte en terre la dépouille de Claude Debussy.

La position de Debussy dans la France musicale du début du XX^e siècle est assez particulière, pour ne pas dire insolite. Alors qu'à Vienne les compositeurs de la nouvelle génération, Schoenberg, Berg et Webern, ouvrent les voies à un nouveau langage musical, Stravinsky fait entendre à Paris ses grands chefs-d'œuvre avec la compagnie des Ballets Russes de Diaghilev, *L'Oiseau de feu* et *Petrouchka*, chorégraphiés par Nijinski, puis *Le Sacre du printemps*, qui retentit dans un parfum de scandale lors du mois d'inauguration du Théâtre des Champs-Élysées que vient d'achever Perret, avec les sculptures de Bourdelle et les peintures de Maurice Denis et d'Édouard Vuillard.

Or quinze jours plus tôt, dans ce même théâtre tout neuf, Debussy présentait ce qui serait sa dernière grande partition d'orchestre, le poème dansé *Jeux*, commande de Diaghilev sur un argument de Nijinski, dans des décors et costumes de Léon Bakst. Faible succès, faible retentissement, sans rapport avec le triomphe fait à la première œuvre symphonique du même Debussy, *Prélude à l'après-midi d'un faune*, dix-neuf ans auparavant, ce poème symphonique inspiré par Mallarmé où l'on voit de nos jours l'acte de naissance de la musique moderne. Avec lui se forme la trilogie des pères fondateurs de la musique du XX^e siècle : Schoenberg, Stravinsky, Debussy.

Alors que Paris qui avait violemment rejeté Wagner l'adulte en ces années de fin de siècle, la vie musicale est dominée chez nous par l'héritage de César Franck, par Camille Saint-Saëns, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Jules Massenet et d'autres. Face à cette grande tradition française, Debussy, qui se révélera un critique redoutable, persifleur et parfois féroce, affirme sa totale liberté de penser et de composer. Et cela dès ses études au Conservatoire de Paris, où pourtant il se fit remarquer très tôt.

Indépendance, maître mot de la carrière du compositeur Claude Debussy. Indépendance et liberté. Il sera novateur. Au Conservatoire, déjà, il se montre parfaitement rebelle à toute théorie préétablie, à tout procédé qu'on lui demande d'appliquer mécaniquement, et en particulier à l'étude de l'harmonie qu'il travaille avec Émile Durand. Pourquoi rechercher l'« harmonie de l'auteur », comme on le disait alors, alors qu'il a en tête ses propres harmonies ? Ledit Émile Durand reconnaîtra bien en lui un « élève très bien doué pour l'harmonie, mais d'une étourderie désespérante ». Étourderie ? Au bout de trois années dans cette classe, le génial Claude Debussy n'obtient aucune récompense, pas même un deuxième accessit. Plus tard, il affirmera que « l'étude de l'harmonie telle qu'on la pratique à l'école est bien la façon la plus solennellement ridicule d'assembler les sons. Elle a, de plus, le grave défaut d'unifier l'écriture à un



tel point que tous les musiciens, à quelques exceptions près, harmonisent de la même manière ».

Quelques anecdotes disent cette indépendance. Il fit un bref passage dans la classe d'improvisation de César Franck. Alors que le maître lui enjoignait de poursuivre son discours en s'évadant vers d'autres tonalités - « Modulez ! Modulez donc ! » -, le jeune élève lui aurait calmement répondu : « Mais pourquoi voulez-vous que je module, puisque je me trouve très bien dans ce ton-là ». Une autre fois, si le témoignage est recevable, écoutant une œuvre inconnue de lui, il se serait exclamé : « Au secours, il va développer ! ». Et quand un jour son bienveillant professeur de composition, Ernest Guiraud, lui déclare « Je ne dis pas que ce que vous faites n'est pas joli, seulement que c'est théoriquement absurde », Debussy lui aurait répondu par une véritable profession de foi : « Il n'existe pas de théorie. Vous n'avez qu'à écouter. Le plaisir est la loi ».

Frondeur indiscipliné, farouchement indépendant, Debussy refuse donc dès sa jeunesse de se plier aux règles académiques du Conservatoire. Ce qui ne l'empêchera pas d'acquiescer un solide métier de pianiste et de compositeur, et de remporter le premier Grand Prix de Rome, alors décerné par l'Académie des Beaux-Arts.

Si Debussy prône ainsi une esthétique du bon plaisir, il faut bien se garder de considérations un peu vagues sur son esthétique. Bien superficiellement, on l'a à la hâte classé parmi les impressionnistes, ce qu'a parfaitement démenti la magnifique exposition de l'Orangerie au début de cette année. Ce qui nous importe, c'est la poétique musicale du compositeur et les moyens qu'il emploie, ou plutôt qu'il crée, pour l'exprimer. Et là, quoiqu'inévitablement marqué par ses devanciers - on est toujours le fils de quelqu'un -, Debussy procède sans toujours y paraître à une rupture radicale dans tous les domaines de la pensée et de l'écriture de la musique. ■

Page de gauche : Claude Debussy, date inconnue.
Photo : Library of Congress, Washington

Claude Debussy, au piano, dans la maison d'Ernest Chausson à Luzancy (77), vers 1893. Photo DR

Que ce soit dans les tons et les modes, où il échappe à la dualité du majeur et du mineur, dans une harmonie où se noient les notions de consonance et de dissonance, dans la souplesse de la déclamation chantée, dans les rythmes et le monnayage du temps musical, il innove sans cesse pour servir sa vision poétique. Il souhaite ainsi que sa musique garde la fraîcheur d'une improvisation, avec ses divagations et ses voyages imprévus, d'une musique « à l'état naissant », mais elle n'en est pas moins très solidement construite. Seulement, c'est selon des règles nouvelles, celles que s'invente le musicien. Et c'est bien surtout dans l'organisation du discours musical qu'il se révèle le plus « moderne », en rejetant les modes de développement issus de la forme sonate pour s'ouvrir à de nouvelles stratégies dans les structures formelles. De cette réévaluation complète du langage musical, il faut redire qu'elle a profondément et durablement marqué et fécondé la pensée de plusieurs générations de compositeurs, et pas seulement en France.

Du jeune « Prince des Ténèbres », selon ses condisciples du Conservatoire, à ce « Claude de France » autoproclamé en son âge mûr, la trajectoire du créateur, de l'artiste, est admirable et totalement originale. Originale et passionnante. ♦

La société parisienne et la carrière de Debussy

Il en faudrait bien davantage pour cerner la personnalité artistique et humaine complexe de Claude Debussy. L'homme et le musicien ont été successivement abordés au cours de cette journée. C'est d'abord une brillante évocation de la société parisienne qu'a brossée **Myriam Chimènes**, où sont apparues la diversité et la richesse des contacts que le musicien a noués ainsi, non seulement avec des milieux bourgeois ou aristocratiques très divers, mais aussi avec les artistes, les peintres en particulier. La musicologue Myriam Chimènes est directrice de recherche au CNRS, membre du comité de rédaction de l'édition critique des œuvres complètes de Debussy et secrétaire générale du Centre de documentation Claude Debussy. Spécialiste dans l'histoire sociale de la musique au XIX^e et au XX^e siècles, elle a notamment édité le journal de Madame de Saint-Marceaux, dont Debussy fréquenta le salon.

Autour de Pelléas et Mélisande

Si l'Opéra-Comique de Paris est alors le haut-lieu de la création dans l'art lyrique, on y joue aussi Auber, Halévy, Félicien David, Victor Massé, Henri Büsser ou Gustave Charpentier. Or en 1902, on y crée un ouvrage totalement atypique par rapport au répertoire traditionnel, si varié soit-il, *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy d'après la pièce de Maeterlinck. Après une première tumultueuse, l'ouvrage connaîtra le plus grand succès : cent représentations en dix ans. Avec *Pelléas* s'ouvre un nouvel âge pour l'art lyrique. Passionné depuis sa jeunesse par l'opéra, le musicien ne peut évidemment se satisfaire d'une formule de théâtre où des récitatifs convenus doivent amener aux grands airs obligés. Pianiste et compositeur, professeur d'analyse musicale au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, **Michaël Levinas** mit l'accent de façon approfondie sur les structures musicales et formelles originales de la partition de Debussy, et leur rôle dans la dramaturgie de l'œuvre.



Claude Debussy, au centre, en veste blanche, portrait de groupe pris à la Villa Médicis en janvier 1885. Photo DR

À droite : Marcel Baschet, Portrait du compositeur Claude Debussy, 1884, huile sur toile. Musée d'Orsay.

Un portrait de Debussy au Musée d'Orsay

Conservateur général au Musée d'Orsay, **Sylvie Patin**, spécialiste de Claude Monet et de l'impressionnisme, a fait entrer ses auditeurs dans le monde pictural si cher à Debussy, proche surtout des symbolistes, en commentant un portrait célèbre du musicien, alors âgé de 22 ans, réalisé à la Villa Médicis par son contemporain Marcel Baschet, également pensionnaire de l'Académie. En présence de descendants de Baschet, ce sont tout l'environnement artistique de Debussy à Rome et ses premières amours pour la peinture qui ont ainsi été évoqués, projections de documents à l'appui. Ce portrait de Debussy est entré en 1996 dans les collections du Musée d'Orsay. On a pu le voir à l'exposition Debussy de l'Orangerie.

L'orchestre de Debussy

Au lendemain de la création de *Pelléas et Mélisande*, Camille Bellaigue, ancien condisciple de Debussy au Conservatoire, devait publier un article critique assassin dans le *Figaro*, avec ces mots : « La musique de M. Debussy ne fait pas beaucoup de bruit, mais un vilain petit bruit ». Peut-être, en effet, mais encore ? Dès le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, l'instrumentation de Debussy montre une originalité foncière. Compositeur et chef d'orchestre, **Laurent Petitgirard** est un familier de l'œuvre de Debussy dont il a souvent dirigé les œuvres, qu'il connaît donc « de l'intérieur ». Dans un brillant exposé, il a relevé quelques-unes des extraordinaires subtilités du langage orchestral du *Prélude à l'après-midi d'un faune*, ne serait-ce que dans l'introduction de la flûte solo. Un très beau document filmé venait éloquentement appuyer son propos.

Debussy et ses contemporains musiciens

On connaît les admirations de Debussy pour ses prédécesseurs, Palestrina, Rameau, Chopin, Moussorgski, Wagner. Ses rejets, également. Mais ses contemporains ? Le musicien paraît préférer la compagnie des peintres et la fréquentation des écrivains. N'empêche que le compositeur le plus en vue de la société de son temps n'en est pas moins en contact avec ses collègues. Relations d'admiration parfois ambiguës, sinon difficiles et parfois conflictuelles, avec Satie, Ravel, Stravinsky et tant d'autres. De plus, son activité de critique musical l'a tenu informé de tout ce qui se produisait. À la lumière de ses écrits et surtout, dans leur spontanéité, des innombrables lettres et billets écrits par le compositeur, **Emmanuel Reibel** a conté les admirations et les détestations du musicien à l'égard de ses contemporains compositeurs. Ancien élève de l'École Normale Supérieure et du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, agrégé et docteur ès lettres, Emmanuel Reibel est l'un des plus brillants musicologues de la jeune génération.

Debussy et la nature

Dans son recueil de brèves chroniques sur la musique et les musiciens de son temps, brillamment écrites d'une plume parfois trempée dans le vitriol, *Monsieur Croche antidilettante*, Debussy fait dire à son personnage, réplique du Monsieur Teste de Paul Valéry : « N'écouter les conseils de personne, sinon du vent qui passe et nous raconte l'histoire du monde ». Et Monsieur Croche ne manque pas, en évoquant la musique de plein air, d'admirer « la belle leçon de liberté contenue dans l'épanouissement des arbres ». Toute la poésie de Debussy se résume ici. Que ce soit dans les préludes pour piano, *Ce qu'a dit le vent d'ouest* ou *Le vent dans la plaine*, ou dans le troisième tableau de *La Mer*, *Dialogue du vent et de la mer*, non seulement la mer et le vent, mais aussi la forêt, les jeux de l'eau, la lune, sont autant d'« images » ou d'« estampes » qui révèlent le talent de peintre de Debussy, la subtilité de son coloris et son acuité visuelle autant que son amour de la nature. **François-Bernard Mâche**, compositeur, musicologue, écrivain et érudit, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de lettres classiques et docteur d'État en musicologie, a enseigné l'Histoire de l'Art antique et dirigé le département de musicologie de l'Université de Strasbourg. Il a aussi fondé, aux côtés de Pierre Schaeffer et de Luc Ferrari, le Groupe de Recherches Musicales de la Radio. François-Bernard Mâche s'est intéressé de très près aux voix de la nature et aux langages de certains animaux, qui ont tant à nous apprendre. Au fil de nombreuses et passionnantes lettres, il a tenté de cerner l'espace poétique du compositeur, révélant une sensibilité aiguë à la nature.

À gauche : le compositeur et pianiste Erik Satie (1866-1925). Photo DR

Une journée à l'Académie des Beaux-Arts

Le projet est né de la commission des Débats et Travaux, animée par le Professeur François-Bernard Michel qui réunit tous les mois, ses confrères membres et correspondants de l'Académie des Beaux-Arts pour débattre de sujets artistiques en relation avec l'actualité.

Les travaux de l'année ont porté sur la place et le rôle joués par l'Académie des Beaux-Arts sur la scène artistique nationale. Les participants ont manifesté activement une volonté de dialogue et d'échange avec l'extérieur.

Initiée par le Professeur Michel, cette journée de débats ouverte au public était relayée par Canal Académie, *Connaissance des Arts* et Radio Classique, tous partenaires de l'événement.

Le matin était consacré à la présentation des membres des huit sections, « L'Académie des Beaux-Arts se présente », par Lydia Harambourg et Robert Werner, correspondants. L'après-midi était animé par Guy Boyer, directeur de la rédaction de *Connaissance des Arts*. Sur le thème « L'Académie des Beaux-Arts et la création aujourd'hui » sont intervenus Claude Abeille, François-Bernard Mâche, Pierre Carron, François Chaslin et Bernard Perrine. Cette journée, inédite dans son principe, devrait faire date dans l'histoire de l'Académie des Beaux-Arts.

L'œuvre d'art, une notion obsolète ?

« Je suis né dans une société où ce qu'était une œuvre d'art semblait admis sans problème par tous. Elle se définissait selon quatre ou cinq critères sur lesquels régnait un apparent consensus. Tout d'abord l'œuvre d'art ne servait à rien, sinon à donner un plaisir de l'imaginaire chez son auteur comme parmi son public. C'était un jeu, mais un jeu réputé supérieur par sa richesse symbolique.

En second lieu, l'œuvre d'art procédait d'une compétence exceptionnelle. L'artiste se distinguait des autres ouvriers par une virtuosité rare, à laquelle peu pouvaient accéder, et qui nécessitait une formation difficile. Son travail ne pouvait en aucun cas être confondu avec une production de la nature due au hasard.

L'œuvre d'art s'évaluait selon son originalité. Elle devait surprendre au point d'infléchir les goûts, de modifier la sensibilité et même le cours de l'histoire. Baudelaire a écrit : « Le beau est toujours bizarre », et « créer un poncif, voilà le génie ». L'œuvre d'art était une sorte de message inattendu, mais qui finissait par atteindre tout le monde. » [Extrait]

François-Bernard Mâche,
membre de la section de Composition musicale



Pérennité de la sculpture : l'homme qui marche !

« Je me suis trouvé au début de mon travail devant le choix à faire entre un art qui continuerait à essayer de rendre compte de la présence physique charnelle de l'homme et un autre art qui revendiquant une absolue liberté tentait de prolonger les découvertes de l'abstraction faites avant la guerre, celles de Kandinski, Mondrian et d'autres artistes. Je me souviens encore par exemple des expositions organisées par la galerie Denise René et de l'admiration que j'éprouvais pour beaucoup des œuvres exposées.

Mais d'un autre côté, j'étais conscient de ce que peut avoir d'arbitraire cette débauche de manipulations du langage plastique, à l'image des mouvements littéraires comme le structuralisme et autres remises en question de la langue qui finalement, mettaient entre parenthèse la question pourtant essentielle du sens.

En contrepartie je voyais bien la réalité bien présente de l'œuvre de sculpteurs comme Giacometti, Germaine Richier, Robert Couturier, qui n'ignorant rien des combats esthétiques du moment affirmaient avec force la pérennité de la sculpture. J'avais à l'esprit la réponse de Giacometti à André Breton qui lui avait demandé : « Que faites-vous en ce moment ? » Giacometti : « Je fais des têtes. »

André Breton : « Mais tout le monde sait ce que c'est qu'une tête ! »

Giacometti : « Moi je ne sais pas ! »

Ce qui voulait dire : Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la nature ? Qui sommes-nous au juste ? La peinture et la sculpture sont des langages indissolublement liés au mystère de la réalité. » [Extrait]

Claude Abeille, membre de la section de Sculpture

À gauche : le décor authentique de la Salle des séances de l'Institut de France. Photo CmPezon

Ci-contre : Alberto Giacometti (1901-1966), Homme qui marche I, 1947, bronze. Photo DR

Jour de débat à l'Académie

Voulue par le professeur François-Bernard Michel pour ouvrir l'Académie des Beaux-Arts à un large public, cette journée a permis de mieux faire connaître l'ensemble des académiciens, grâce à la présentation exhaustive et sensible de Lydia Harambourg et Robert Werner, et de lancer le débat sur la place de l'Académie sur la scène de l'art français et international.

Cinq interventions, très différentes dans leur sujet et leur approche, ont lancé la discussion de l'après-midi : Claude Abeille et son étude de la représentation du corps humain à travers le temps, François-Bernard Mâche et son questionnement sur l'œuvre d'art, François Chaslin sur l'éclatement de la profession d'architecte, Bernard Perrine sur la photographie entre modèle et banalité, et Pierre Carron s'interrogeant sur la création d'aujourd'hui. Grâce à la participation du public (de Benjamin Mouton, architecte en chef des Monuments historiques à Jean-Michel Bouhours, conservateur au Musée national d'Art moderne) et des académiciens présents dans la salle (de Claude Parent, rappelant son amitié avec Yves Klein, à Edith Canat de Chizy, soulignant l'usage du remploi dans l'art), cette discussion animée a été constructive. Elle a mis en relief des différences de points de vue tout en donnant de nombreuses pistes sur des débats à lancer tels que la place de l'art dans la ville, le rôle des institutions culturelles ou l'enseignement de l'art en France.

Guy Boyer, directeur de la rédaction de la revue *Connaissance des Arts*



La photo entre modèle(s) et banalité

« Le titre peut sembler provocant, outrancier ou simplificateur. Il n'a pour but que de synthétiser les questions que l'on est en droit de se poser, sur la place, le sens et le rôle de la photographie dans un monde qui a transgressé le sens des images photographiques ou non. C'est pour cette raison que, contrairement à mes convictions, j'ai utilisé pour ce titre le terme « photo » plutôt que le mot photographie.

Les modèles, ce seraient les différents courants et contre courants que la photographie a forgés tout au long de son développement et de son histoire, depuis la première photographie de Joseph Nicéphore Niépce *Le point de vue du Gras*, propriété de l'Université du Texas à Austin et exposée jusqu'au 6 janvier 2013 au Musée Reiss-Engelhorn, Forum für Internationale Fotografie à Mannheim.

La banalité, ce sont les quelque huit cents milliards de « clics » qui ont été réalisés par les différents matériels qui permettent de capturer des images en 2012 ou les 7 milliards de photos (d'images) téléchargées chaque mois sur « Facebook » en 2011.

À quel modèle se fier ?

Sans s'attarder longuement sur ses origines, nous en dirons simplement deux mots pour rappeler que la reconnaissance de la photographie et le don de son invention au monde se forgera entre ces murs le 19 août 1839. L'autre mot sera pour souligner que cette reconnaissance se fit par l'Académie des Sciences qui, dans les décennies qui suivirent, enregistra ses premiers développements alors que dans le même temps, les milieux artistiques, sous la bannière de Jean Auguste Dominique Ingres, se déchaînaient contre le nouveau medium : « C'est beau la photographie... C'est très beau mais il ne faut pas le dire. » Malgré quelques textes éclairant ces débuts, en particulier ceux de Paul-Louis Roubert, il y a encore beaucoup à écrire sur ce socle, premier modèle qui, depuis ses origines a fait pencher la photographie vers les univers scientifiques. Il y aurait beaucoup à dire sur le fait que la photographie est partie dans l'unicité du modèle alors que pour Nicéphore Niépce et William Henry Fox Talbot la multiplication devait l'emporter sur la capture. » [Extrait]

Bernard Perrine, correspondant de la section de Photographie

Au centre : figure symbolique de l'architecte, planche extraite du Premier Tome de l'Architecture de Philibert Delorme, 1657.

À gauche : *L'Olympia* de Manet sous l'œil du public du musée d'Orsay. © Musée d'Orsay / Sophie Boegly



L'architecture, éclats et émiettement

« Vous vouliez nous parler d'un danger qui paraît menacer l'architecture. Oui, celui de son éclatement, de son émiettement en de nombreuses professions. Je n'en parlerai pas sur le mode de la déploration, car il est fatal et s'inscrit dans la marche générale du monde. J'essaierai de montrer ce qui peut rester à ce métier qui corresponde à ses ambitions traditionnelles. Et ce vers quoi le portent les valeurs qui dominent la période que nous vivons, principalement celles du libéralisme économique et de la mondialisation.

Qu'on m'entende bien : il n'y a jamais eu d'époque où l'architecture aurait constitué une seule profession, une sorte de farandole comme dans ce monôme des élèves de l'école des Beaux-Arts sur une gravure d'Alexis Lemaître (*L'École des Beaux-Arts*, 1889). Il n'y a jamais eu d'époque où sa doctrine, ses principes moteurs, ses rêves, ses codes ou son esthétique auraient été unanimes. Ce que l'on sait de la Renaissance ou de l'âge classique révèle déjà la diversité des métiers et des statuts, leurs frontières mouvantes. Au milieu du Quattrocento, Alberti précisait « à qui au juste » il réservait le nom d'architecte : à « celui qui, avec une raison et une règle merveilleuse et précise, sait premièrement diviser les choses avec son esprit et son intelligence, et secondement comment assembler avec justesse, au cours du travail de construction, tous ces matériaux qui (etc., etc.). » Diviser les choses avec son esprit, et assembler tous ces matériaux. Un siècle plus tard, Philibert de l'Orme, que l'on tenait pour le « premier des architectes français », ne consentait à la plupart de ses confrères que le titre de maîtres maçons. Cette discipline, qui s'est constituée en profession libérale au cours du dix-neuvième siècle, elle conserve d'elle-même une idée sans cesse plus archaïque. » [Extrait]

François Chaslin, correspondant de la section d'Architecture

Hier encore, que faire ?

« A l'issue de chaque point ultime de décadence, comme le phénix renaissant de ses cendres, à partir d'une logique qui lui est propre, l'art puise en lui-même les ressources nécessaires à son développement, tirant de son passé les avènements qu'il contient suivant un processus et des modalités ancestrales sans cesse réinventés, réinterprétés mais jamais comme aujourd'hui abandonnés.

En effet, hier encore, l'atelier, l'école, le musée, étaient les lieux privilégiés de l'apprentissage où l'expérience de l'œuvre par le biais de la copie faisait entrer le postulant de plein pied dans les arcanes du métier, le plaçant en situation de s'inscrire dans une lignée, de prendre le relais tendu par des prédécesseurs lointains ou immédiats. Une conception fondée sur l'héritage, la mémoire, la transmission, une conception opposée à celle qui s'est imposée aujourd'hui à notre temps, qui semble être frappée d'amnésie et où l'on a substitué au culte ancien rendu à la beauté celui de l'ex-nihilo. » [...]

« Manet est à l'origine des grandes tendances de la peinture moderne, de Gauguin à Matisse, du fauvisme à l'art abstrait ». Voici l'exemple même de ce qui est asséné comme une évidence, comme base de réflexion incontournable comme l'on dit pour appréhender intelligemment la période moderne ; certes, *L'Olympia* fit scandale mais sans nul doute pas en raison du propos pictural pas plus que celui du traitement du thème, en tout cas lui attribuer la paternité de l'art moderne et par-dessus le marché de l'art abstrait dépasse l'entendement. [Extrait]

Pierre Carron, membre de la section de Peinture



Prix & concours 2012

Les Prix de la fondation Simone et Cino del Duca

Au cours de la Séance publique annuelle de l'Académie sont remis plus de cinquante prix qui récompensent des artistes de toutes les disciplines et des auteurs d'ouvrages consacrés à l'art. A ces prix prestigieux s'ajoutent des aides personnalisées attribuées à des artistes sur critères sociaux. L'Académie accompagne ainsi chaque année plus de cent artistes dans leur démarche de création, leur fournissant un revenu complémentaire et les aidant à se lancer dans leur carrière. Retour sur les principaux Prix décernés par l'Académie des Beaux-Arts en 2012.

Chaque année, la Fondation Simone et Cino del Duca, sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts, décerne trois grands prix de consécration à un peintre, un sculpteur et un compositeur pour l'ensemble de leur œuvre, ainsi que des prix de Musique à de jeunes musiciens. Sous l'égide de l'Institut de France depuis janvier 2005, la Fondation poursuit fidèlement l'action de Simone del Duca, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts décédée en 2004, en conduisant d'importantes actions de mécénat dans le domaine des arts, des sciences et des lettres.

Le **Prix de Peinture 2012** est décerné à **Antonio Seguí**, né en 1934 à Córdoba en Argentine. Il arrive en France en 1951 pour étudier la peinture et la sculpture. En 1952, il part aussi étudier en Espagne. En 1957, il fait sa première exposition individuelle en Argentine. En 1958, il effectue un long voyage dans toute l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale, avant de s'installer au Mexique, où il étudie les techniques de la gravure. En 1961, il retourne travailler en Argentine, avant de s'installer définitivement à Paris en 1963.

Au début de sa carrière, influencé par des artistes comme George Grosz ou Otto Dix, il pratique une figuration expressionniste empreinte d'ironie, qui peu à peu évolue vers l'absurde, construisant une sorte de théâtre sur la scène duquel s'ébat un homme en mouvement recherchant sa place dans le monde. La facétie et l'humour supplantant l'angoisse existentielle, il tente d'orchestrer à sa façon les espoirs et les folies d'une comédie humaine, ironique, faussement naïve et inquiétante. Il est bientôt interdit de séjour par la dictature argentine, mais chacune de ses

œuvres porte en elle les images de son pays natal. Utilisant le fusain, le pastel, le crayon ou la plume, il fait vivre sur un fond d'agitation urbaine, un monde coloré et graphique qui semble surgir de l'univers de la bande dessinée.

Le **Prix de Sculpture 2012** est décerné à **Jean Anguera**, né en 1953 à Paris. Il s'oriente d'abord vers des études d'architecture qu'il poursuit jusqu'en 1978. Entre-temps, il fréquente l'atelier du sculpteur César à l'ENSBA. Il est aussi marqué par l'enseignement de Jacques Bosson, architecte et scénographe, et les cours de Jacques Lecoq et Gérard Koch.

Les sculptures de Jean Anguera émergent de la surface plane du lieu où elles sont exposées, mer ou plaine métaphorique, comme un archipel d'îles, de récifs et d'écueils ou plutôt comme un ensemble de collines isolées, de massifs plus ou moins abrupts, paysages imaginaires la plupart du temps anthropomorphes. Résultant d'un long procédé de fabrication, de maturation, ses sculptures sont mystérieuses, hermétiques ; elles n'énoncent rien, elles suggèrent. Leur texture extrêmement travaillée, striée, comme érodée, due à un matériau de traduction, la résine polyester, qui paradoxalement rappelle la pierre, l'ardoise, le schiste, cette texture donc crée souvent comme un voile, une écorce, une peau qui enveloppent de mystère des formes massives, naturellement inventées. Les titres, très importants dans l'œuvre de Jean Anguera, autant penseur que sculpteur, donnent une direction, une piste de lecture, un premier sens à ses œuvres mais ils n'épuisent pas toute la signification ni surtout l'émotion, la sensualité d'une œuvre polysémique, ambiguë, minérale et charnelle.

Le **Prix de Composition musicale 2012** est décerné à **György Kurtág**, compositeur hongrois né en 1926 à Lugoj. C'est à Budapest, dès la fin de la guerre, qu'il fait ses études musicales, dans un conservatoire profondément marqué par

dédié à Marianne Stein - 15 minutes en 6 mouvements dans lesquels le silence joue un rôle fondamental. Kurtág passe l'essentiel des décennies suivantes à Budapest, d'abord comme répétiteur, puis comme professeur à l'Académie de musique Franz-Liszt : il y enseigne le piano et la musique de chambre, et non la composition. La pédagogie joue un rôle capital dans sa vie : non seulement il est un professeur doté d'une capacité d'inspiration prodigieuse, mais il est animé par le souci constant de transmettre lui-même ses œuvres à ses interprètes, quitte à les modifier si besoin est ; depuis 1974, il poursuit aussi la composition de pièces pour piano, notamment les 8 volumes de *Játékok (Jeux)*, créés à l'origine comme instrument pédagogique pour faire découvrir le piano aux enfants.

Pendant ce temps, sa musique reste très peu connue aussi bien en Hongrie qu'à l'étranger. Ce n'est qu'en 1981 que les *Messages de feu Demoiselle Troussova*, envoyés au comité de lecture de l'Ensemble intercontemporain, attirent l'attention de Pierre Boulez, stupéfait de découvrir cette musique magnifique d'un compositeur de sa génération dont il ne connaissait pas encore le nom. Il décide d'en programmer la création, c'est un triomphe. Depuis lors, Kurtág devient un compositeur de renom international : le Festival de Salzbourg lui consacre ainsi des séries de concerts en 1993 et 2004 ; de 1993 à 1995, il est compositeur en résidence auprès de l'orchestre philharmonique de Berlin et de son chef Claudio Abbado, pour lequel il écrit une de ses rares



la figure de son grand compatriote Béla Bartók, alors en exil aux États-Unis (où il meurt en 1945) : il y rencontre notamment sa femme, Márta, pianiste, et fait la connaissance d'un autre jeune compositeur, György Ligeti. Parmi ses professeurs, on peut citer Sándor Veress ou Ferenc Farkas. Les premières années du régime communiste hongrois sont marquées par une grande fermeture aux influences occidentales, notamment dans le domaine musical ; Kurtág compose alors très peu, d'autant qu'il ne se sent pas de taille à affronter les grands modèles que sont pour lui Bartók et Anton Webern, dont il recopie toute l'œuvre pour s'en imprégner. Le moment fondateur de son œuvre sera la bourse d'études qui lui est accordée en 1957/1958 : il passe un an à Paris, où il n'ose pas se présenter devant Pierre Boulez, qui domine la scène contemporaine, faute de pouvoir lui présenter une œuvre qui le satisfasse. Il rencontre à cette occasion la psychologue Marianne Stein, qui libère sa capacité créatrice en l'encourageant à se concentrer sur des formes courtes : la première œuvre écrite à son retour à Budapest est le *Quatuor à cordes op. 1*,

œuvres pour grand orchestre, *Stele*. La Cité de la musique à Paris ou le Konzerthaus de Vienne l'accueillent pour d'autres résidences.

Membre de l'Académie des arts de Berlin depuis 1971, György Kurtág vit actuellement dans la région de Bordeaux. En 2011, le nouveau directeur du Festival de Salzbourg Alexander Pereira lui commande un opéra, sur un texte de Samuel Beckett, qui sera créé lors de l'édition 2013 du Festival. De nombreux prix prestigieux, hongrois et étrangers, l'ont récompensé. En 2006, l'Université de Louisville dans le Kentucky lui a décerné le « Grawemeyer Award in Music Composition », pour *Concertante op. 42* pour violon, alto et orchestre.

Les **Prix de musique 2012** sont partagés entre **Georges Bériachvili**, **Thomas Lacôte**, **Diego Tosi** et **Karen Wierzba**. ♦

En haut : les compositeurs Laurent Petitgirard et François-Bernard Mâche entourent les jeunes musiciens lauréats des Prix de Musique de la Fondation Simone et Cino Del Duca, Thomas Lacôte, Diego Tosi et Georges Bériachvili. Photo Juliette Agnel.
À gauche : le peintre Antonio Seguí (Photo Mariano Carate), le compositeur György Kurtág (Photo DR) et le peintre Jean Anguera (Photo Haris Yakoumis).

Le Grand Prix d'Architecture

Créé en 1975, le concours est ouvert aux architectes et étudiants en architecture de moins de 35 ans. Entièrement organisé par l'Académie, il est doté de trois prix et proposait cette année aux candidats de réfléchir au thème de la maison avec « Maison garder ».

La maison a parfois mauvaise réputation au sein des architectes, qui lui préfèrent les valeurs du collectif au symbole de l'individualisme qu'elle représente. Pourtant la maison est au cœur des préoccupations des individus aujourd'hui et le support d'imaginaires essentiels. Elle a d'ailleurs été partie prenante dans de très nombreux courants de pensées architecturales qui s'en sont servis tel un laboratoire. Le thème de cette année propose de mettre la maison au centre de la réflexion des candidats, afin de la repenser dans sa composition et conception, en prenant en compte les nouvelles relations entre les individus, la famille et la communauté, mais aussi les nouveaux besoins de la société d'aujourd'hui (modes de vie, préoccupations écologiques, etc).

Le **Grand Prix d'Architecture de l'Académie des Beaux-Arts et Prix Charles Abella** est décerné à **Simon Moisière** pour son projet « Transhumance ». Né en 1988, il est actuellement en master 2 à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Il a suivi ses études en Arts Appliqués puis s'est dirigé vers l'Institut Supérieur des Arts Appliqués (LISAA) à Nantes où il a obtenu un BTS Design d'Espace en 2008. Parallèlement, il travaille au sein du cabinet Pericolo, architecte du patrimoine, où il participe à la restauration du Tribunal Administratif de Nantes. Arrivé en équivalence à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles en 2008, il poursuit son expérience au sein de l'agence X-TU (Paris) en 2009 et participe au projet de la Maison des Civilisations et de l'Unité Réunionnaise (MCUR). Il intègre en 2010 l'agence ODBC (Odile Decq, Benoît Cornette) et travaille sur le projet de bureaux à l'entrepôt Mac Donald à Paris. En 2011, après une expérience au Labo d'Urbanisme chez Christian de Portzamparc, il poursuit en libéral dans la même structure et travaille sur une étude urbaine à Almere aux Pays-Bas ainsi que sur le projet de l'EPA ORSA pour le pôle d'Orly-Rungis. Enfin, il a été lauréat du Grand Prix d'Architecture 2011 de l'Académie des Beaux-Arts, où il avait reçu le deuxième Prix et Prix André Arfvidson.

Le **Deuxième Prix et Prix André Arfvidson** est décerné à **Raphaël Masson** pour son projet « Biocénose et biotope ». Né en 1983, il est architecte DE diplômé de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Il



En haut : « Transhumance », le projet de Simon Moisière, Grand Prix.
Ci-dessus : Raphaël Masson, Deuxième Prix, « Biocénose et biotope ».
À gauche : projet « Garder la maison » de Nicolas Simon, Troisième Prix.

obtient sa HMONP à l'École nationale supérieure d'architecture Paris la Villette en 2011. Il collabore régulièrement depuis 2006 avec Thomas Dantec. Ils obtiennent ensemble le deuxième prix au concours international Spain-China 2011, organisé par Future Arquitecturas, pour le projet Cerda 3 à Barcelone. Il est co-fondateur du collectif AKArchitectes, qui organise en 2009 le concours étudiant « K d'écoles 09 » en partenariat avec l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles, l'ENSP et la Ville de Versailles. En parallèle de son activité en agence, il participe depuis 2007 à une dizaine de concours ouverts, ce qui témoigne d'une volonté d'investigation. Raphaël Masson est associé depuis 2012 avec l'agence DATA [architectes] pour un projet de pôle commercial et tertiaire à l'Île de la Réunion.

Le **Troisième Prix et Prix Paul Arfvidson** est décerné à **Nicolas Simon** pour son projet « Garder la maison ». Né en 1982, il est architecte diplômé en 2006 de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville. Il a fondé, avec Max Turnheim en 2007, un atelier pluridisciplinaire dont les projets publics et privés s'étendent de l'architecture au mobilier, du graphisme à la scénographie d'exposition. En parallèle de sa pratique professionnelle, il enseigne actuellement à l'École Spéciale d'Architecture, à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville ainsi qu'à Sciences Po Paris au sein du Master Stratégies territoriales et urbaines.

Julie Litnhouong obtient une mention pour son projet « Maison périphérique » et **Minh Tâm Ngô Velasco** pour son projet « Le ciel dans l'œuf ». ♦



Le Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral

Créé en 1990 par Mme Liliane Bettencourt et son époux André Bettencourt (1919-2007), membre de l'Académie, le prix Liliane Bettencourt pour le chant choral, l'un des plus importants en Europe, a pour ambition de contribuer au rayonnement de cette discipline artistique en récompensant chaque année un ensemble de chant choral. L'ensemble lauréat est invité à se produire lors de la séance solennelle de l'Académie au cours de laquelle le prix lui est officiellement remis.

À l'issue de la délibération du Jury, composé des membres de la section de composition musicale de l'Académie des Beaux-Arts et d'un représentant de la Fondation Bettencourt Schueller réunis le mercredi 23 mai 2012, le Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral est décerné à l'ensemble **Diabolus in Musica**.

Fondé il y a vingt ans à Tours par **Antoine Guerber**, l'ensemble Diabolus in Musica, composé d'une dizaine de chanteurs, est une référence de la musique médiévale en France et à l'étranger. Il se consacre à l'étude et l'interprétation de toutes les musiques médiévales, du plain-chant jusqu'aux grandes polyphonies du XV^e siècle, avec à l'origine une prédilection marquée pour les XII^e et XIII^e siècles français. À la pointe de la recherche musicologique et historique, l'ensemble travaille directement sur les sources manuscrites, privilégiant les répertoires et les œuvres inédits. Considéré aujourd'hui comme le principal spécialiste du répertoire des messes polyphoniques du XV^e siècle (ses enregistrements des œuvres de Machaut et Dufay ont été largement salués par la critique), l'ensemble s'ouvre depuis plusieurs années à d'autres disciplines et répertoires ; il développe ainsi en 2012 un projet autour du thème des chants de résistance du XII^e au XXI^e siècle. ♦

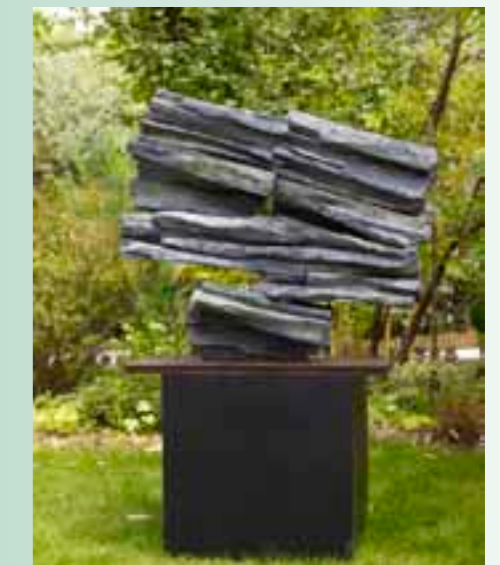
Ci-dessus : l'ensemble Diabolus in Musica, fondé par Antoine Guerber, Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral. Photo Juliette Agnel

En haut : Martine Demal, lauréate du Prix de Sculpture de la Fondation Leonard Gianadda. Photo Juliette Agnel. À droite : Martine Demal, Signes et Ecritures n°3. Photo C. Baraja

Le Prix de la Fondation Pierre Gianadda

Attribué pour la deuxième fois cette année, le prix de la Fondation Pierre Gianadda a été créé par Leonard Gianadda, Associé étranger de l'Académie. Ce prix, ouvert à toutes les formes d'expression sculpturale, récompense un sculpteur pour l'ensemble de son œuvre.

Le **Prix de Sculpture 2012** est décerné à **Martine Demal**. Sculpteur, diplômée de l'École Nationale des Beaux-Arts de Nancy, Martine Demal vit et travaille à Paris. Elle expose régulièrement en France et à l'étranger. L'originalité de son art a été couronnée de plusieurs prix. Formée au graphisme, Martine Demal travaille dans la ligne et le trait. La notion de vide est, pour elle, importante. Tout y est ombre et lumière, question-réponse, mémoire et vibration, dans un souci d'architecture, de rencontre de formes statiques et en mouvement, d'une interpénétration des plans. Si la densité de ses sculptures est donnée par la matière et par la patine, ce n'est qu'en tournant autour qu'elles prennent forme. Les regarder, se les approprier, c'est dialoguer avec soi-même. ♦





Le Prix de Photographie

Marc Ladreit de Lacharrière - Académie des Beaux-Arts

Créé en 2007 à l'initiative de Marc Ladreit de Lacharrière, membre de l'Académie (section des Membres libres), ce prix récompense chaque année un photographe confirmé, français ou étranger travaillant en France, sans limite d'âge, auteur d'un projet photographique original ; ce projet est exposé au Palais de l'Institut au cours de l'année suivant l'attribution du prix.

Le mardi 30 octobre 2012, Marc Ladreit de Lacharrière a proclamé **Katharine Cooper** lauréate du Prix de Photographie Marc Ladreit de Lacharrière - Académie des Beaux-Arts 2012, pour son projet « Les Blancs Africains ».

Près de vingt ans après la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, les blancs africains restent un peuple ignoré. Le projet photographique de Katharine Cooper est de mettre en lumière cette minorité qui, aujourd'hui, reste dans l'oubli. Avec ce projet, l'artiste signe un retour à la source de sa vie : « *C'est là que je suis née. Je suis issue de cette nation. J'ai l'ambition de faire le portrait intime de cette minorité blanche qui perdure dans ce pays de beauté brutale. Pas de misérabilisme, tel ne pourrait jamais être mon but car mon âme est profondément tendre ; plutôt un regard franc et poétique sur un peuple qui, tout comme In The American West de Richard Avedon, subsiste parfois en marginalité.* »

L'exposition sera constituée de photographies argentiques en noir et blanc. Epurées, les images de Katharine

Cooper, s'arrêtent sur des visages, des mains, des objets de la vie quotidienne, des familles, des symboles et des contes de fées...

Katharine Cooper est née en Afrique du Sud, à Grahamstown. Après avoir suivi ses premiers cycles d'études au Zimbabwe, elle quitte l'Afrique en 1999 afin d'étudier la photographie au Royaume-Uni. Elle s'installe en France en 2001 et intègre l'école de photographie d'Arles dont elle a été diplômée avec les félicitations du jury. Elle débute sa carrière aux Rencontres d'Arles en participant pendant plusieurs années à des expositions collectives. Profondément touchée par ses années passées au Zimbabwe, Katharine Cooper expose des photographies d'un pays dont elle garde un souvenir unique. À partir de 2007, ses œuvres sont exposées dans différentes galeries d'art dans le cadre d'expositions collectives, en 2007, avec Véronique Coty (Picassiette) à l'Hôtel de l'Amphithéâtre d'Arles, à la Galerie de l'Instant à Paris ou encore à la Galerie Pascal Polar & NKA à Bruxelles. À partir de 2009, ses œuvres sont présentées au Mas de la Chapelle à Arles puis chez Arcturial à Paris dans le cadre de l'exposition « Les 10 ans du Renard Pâle ». En outre, Katharine Cooper publie des livres photographiques - *Art du Nu* Tome 3, *Hymne au Sexe*, *Possession*, *Klitoris* - pour différentes maisons d'édition (Editions Le Renard Pâle, Patou). ♦

En haut : Katharine Cooper, Danny & Tiger.

À droite : Marc Ladreit de Lacharrière et Katharine Cooper.
Photo Thomas Raffoux



Le Prix de Dessin de l'Académie des Beaux-Arts Fondation Pierre David-Weill

Créé en 1971 par Pierre David-Weill, membre de l'Académie (1970-1975), (section des Membres libres), ce concours est ouvert aux artistes plasticiens de moins de 40 ans. Organisé par l'Académie des Beaux-Arts, il est doté de trois prix.

1^{er} Prix décerné à **Clémentine Poquet** (illustration)

2^e Prix décerné à **Félicia Révay**

3^e Prix décerné à **Jonathan Audin**



Prix Georges Coulon

Ce prix de sculpture figurative récompense un artiste européen de moins de 30 ans. Ce prix de l'Institut est attribué annuellement sur proposition de la section de Sculpture de l'Académie des Beaux-Arts. Décerné à **Anne-Charlotte Yver**.

Illustration : *Excavation - Objet 2 (Appareil)*, 2011.



Le Grand Prix d'Orgue Jean-Louis Florentz

Ce grand prix annuel, créé en 2002, est destiné à promouvoir les jeunes organistes diplômés des CNR, des ENM ou des Conservatoires Municipaux de la Ville de Paris. Il porte depuis 2005 le nom de Jean-Louis Florentz, membre de l'Académie des Beaux-Arts décédé en juillet 2004, qui a été l'artisan du rapprochement entre l'ACSP0 et l'Académie des Beaux-Arts.

Le **Grand Prix d'Orgue Jean-Louis Florentz - Académie des Beaux-Arts 2012**, organisé par l'Association pour la Connaissance, la Sauvegarde et la Promotion des Orgues du Maine-et-Loire, a été décerné en 2012 à **David Cassan** (photo DR). Né en 1989, David Cassan débute ses études musicales au conservatoire de Caen dans les classes de piano puis d'orgue (Premier Prix d'Orgue et Prix de perfectionnement dans la classe d'Erwan Le Prado). Il suit parallèlement des études d'harmonie et de contrepoint au conservatoire d'Issy-les-Moulineaux (Premier Prix à l'unanimité - classe d'Isabelle Duha) ainsi qu'à l'école de musique de Saint-Germain-en-Laye dans la classe de Pierre Pincemaille. Il est également titulaire d'une licence de musicologie obtenue à l'Université de la Sorbonne Paris IV. Musicien éclectique, David Cassan a aussi remporté un Premier Prix d'improvisation à l'orgue au conservatoire de Saint-Maur-des-Fossés. Il poursuit actuellement ses études en écriture et en improvisation auprès de Thierry Escaich, Cyril Lehn, Pierre Pincemaille et Philippe Lefebvre au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris (Prix d'harmonie et de contrepoint) ainsi qu'au Conservatoire National Supérieur de Musique de Lyon dans la classe d'orgue où il suit l'enseignement de François Espinasse et Liesbeth Schlumberger. Titulaire de l'orgue du couvent Saint François à Paris ainsi que de celui de Notre-Dame du Raincy, il développe aujourd'hui une carrière de soliste et d'accompagnateur qui l'a amené à se produire en compagnie de l'ensemble Vocalys, de la soprano Nathalie Nicaud, du quatuor Girard, du Chœur et Orchestre symphonique de Paris, dans de nombreuses villes en France et à l'étranger. ♦



Le Prix François-Victor Noury

Le Prix François-Victor Noury est un prix de l'Institut de France décerné sur proposition de la section « Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel » de l'Académie des Beaux-Arts. Il récompense, chaque année, un jeune cinéaste. Le Prix François-Victor Noury 2012 est décerné à **Pierre Schoeller**.

Entretien avec Pierre Schoeller

Nadine Eghels : Vous êtes lauréat du Prix François-Victor Noury, qui récompense un cinéaste. Pouvez-vous nous retracer votre parcours artistique ?

Pierre Schoeller : Après avoir été scénariste pendant des années, je suis devenu réalisateur avec un téléfilm pour Arte qui s'appelait Zéro défaut ; j'ai ensuite fait un long métrage intitulé Versailles, qui a été présenté dans la section « Un certain regard » à Cannes et a obtenu plusieurs nominations aux Césars (dont une pour Guillaume Depardieu). Ensuite j'ai réalisé mon dernier long métrage, *L'exercice de l'Etat*, qui a également été présenté au Festival de Cannes, a obtenu le Prix de la critique internationale, et a connu un grand succès tant public que critique. Michel Blanc a obtenu un César, et Olivier Gourmet un Prix d'interprétation international, pour leurs prestations d'acteurs dans ce film. C'est un film dont on me parle encore beaucoup et qui donne lieu à de nombreux débats et rencontres.

N.E. : S'agit-il d'un scénario original ?

P.S. : Oui, j'écris mes scénarios et je les fais vivre.

N.E. : Vous êtes-vous nourri ou inspiré de faits réels ?

P.S. : C'est un film sur l'exercice du pouvoir au sein de l'Etat, et non sur sa conquête. Le film n'adopte aucun point de vue idéologique sur les partis, mais explore la question de l'action politique au cœur de l'Etat aujourd'hui, avec un ministre des transports (interprété par Olivier Gourmet), son directeur de cabinet (Michel Blanc), et tous ses collaborateurs, et donc un regard sur les rapports de force au sein d'un gouvernement, les enjeux interministériels, le combat avec Matignon, la présence du Président... La question centrale est celle de la réforme : pourquoi ce pays n'arrive-t-il pas à bouger ? Je me suis dit : allons au cœur de l'Etat et voyons ce qui se passe.

Le réalisateur Régis Wargnier et Pierre Schoeller lors de la séance solennelle.
Photo Juliette Agnel

À gauche : vue du film *L'exercice de l'Etat*.



N.E. : Avez-vous pu tourner dans des lieux officiels ou les avez-vous reconstitués ?

P.S. : On a pu tourner dans certains lieux réels. C'était très important pour moi que le film offre au spectateur l'occasion de pénétrer dans des lieux de pouvoir, car cela fait vraiment partie de la « pression démocratique » : quand vous entrez dans un ministère, vous êtes impressionné par les dorures, par une architecture prérévolutionnaire : nous avons hérité d'une architecture qui marque un autre temps, et au XXI^e siècle, le pouvoir continue à s'exercer dans des lieux qui datent de siècles anciens. Il y a là un paradoxe que je voulais souligner et j'ai beaucoup insisté auprès de mon producteur pour qu'on puisse tourner dans ces lieux de pouvoir. Ce n'était pas évident, mais nous avons pu travailler dans l'ambassade d'Italie par exemple, dont l'escalier est une copie de celui de Matignon, et qui nous a ouvert de beaux salons, nous avons pu tourner également à l'extérieur de l'Elysée, dans la cour, et pour le ministère nous avons trouvé un hôtel particulier mitoyen du Ministère des transports. Tous ces lieux ont conféré une atmosphère particulière au tournage et ont aidé les comédiens à entrer dans la fonction.

N.E. : Quelles réactions avez-vous rencontrées lors du tournage du film, et après ?

P.S. : Nous avons connu le chaud et le froid ! Le Ministère des transports (à l'époque englobé dans le Ministère de l'environnement) était réticent. Le temps politique est instable, les choses bougent vite. Le film a mis huit ans à se faire, la fabrication a pris deux ou trois ans, entre-temps le gouvernement avait changé, nous ne pouvions donc pas nous fier à un interlocuteur politique privilégié. J'ai connu trois ministres des transports, deux ministres de la culture, un changement de majorité, une élection présidentielle...

N.E. : A quand remonte la première idée du film ?

P.S. : J'ai commencé à écrire le film sous la présidence de Jacques Chirac, avant le quinquennat et l'accession au pouvoir de Nicolas Sarkozy. Nous avons eu un très

bon dialogue avec le Ministère de la culture de Frédéric Mitterrand, nous avons pu y faire des visites, des séances de travail avec les comédiens. Au Ministère des transports c'était plus délicat car le ministre était directement concerné par le film ; bien qu'il s'agisse d'une fiction, ils sont restés sur leurs gardes. Il ne s'agit pourtant pas d'un film polémique, mais d'une vision sur le fonctionnement de ce monde.

N.E. : Une vision tout de même assez rude...

P.S. : Elle est positive, parce que la réalité est rude ! Le film a été vu par plusieurs ministres, qui l'ont vraiment apprécié. Oui c'est rude, mais c'est lucide. Le film reflète la dureté et l'exigence de la tâche, ses contradictions, et la complexité des rapports humains. Il soulève la question du désamour de l'homme politique, dont je pense qu'il s'agit d'une chose fondamentale, compliquée et dangereuse. Nous avons besoin de nos représentants, on doit être exigeant certes, mais on ne peut pas les détester pour de mauvaises raisons : je me suis aperçu que finalement l'action au sein d'un ministère est très mal connue, on en a une vision pyramidale dominée par le ministre alors qu'en fait une réforme ou une action législative se fait à travers plusieurs pôles de pouvoir, pas seulement au niveau ministériel. C'était passionnant d'éprouver aussi la limitation du pouvoir au sein de l'Etat, par la structure, par le manque de moyens, par la dette publique, par la réduction des personnels et des compétences, par la décentralisation.

N.E. : Les relations humaines au sein du pouvoir sont présentées sous un jour assez terrifiant.

P.S. : Oui, mais c'est valable pour tous ceux qui l'exercent. C'est la machine qui induit ces relations, par exemple l'éviction, à la fin du film, du directeur de cabinet, qui n'aura pas de promotion mais restera néanmoins au sein de l'Etat. Ceux qui sont sacrifiés, ce sont les autres, le personnage du chauffeur, qui en plus est chômeur. Je ne voudrais pas lancer des conclusions schématiques, mais on a tout de même l'impression que s'il y a une victime dans la démocratie, c'est le citoyen. Celui qui est un peu oublié dans l'histoire, c'est l'homme de la rue. En face, vous avez des hommes qui sont viscéralement possédés de la représentation des autres. Ils sont là pour défendre les autres. Mais d'où cela leur vient-il ? S'ils ont été élus, c'est qu'ils se sont présentés, donc qu'ils se sont sentis investis de cette impression de servir le peuple. Ils sont intimement persuadés qu'ils aident les gens, alors que ce n'est pas souvent le cas. C'est très étonnant, alors qu'ils sont à ce point mal aimés, qu'ils continuent à se dire qu'ils sont profondément aimants.

N.E. : Quel sera votre prochain film ?

P.S. : Ce sera un film sur la révolution française. Il y a un lien avec mon film *Versailles*, qui parlait de l'extrême pauvreté en France. Je voudrais aborder les thèmes de la Révolution pour essayer de revenir à notre imaginaire politique. Comment avons-nous construit notre rapport à l'égalité, à la liberté, à la violence politique, au peuple et à ses représentants ? Cela paraît abstrait mais c'est la période où tout a été possible, où beaucoup de choses contradictoires se sont jouées, et l'Histoire a penché finalement d'un côté... Je suis au début du travail et c'est passionnant. En tout cas l'homme de Paris, et les femmes, le peuple des faubourgs seront au cœur du film.



Le Prix du Cercle Montherlant - Académie des Beaux-Arts

Créé en 2002 à l'initiative du Cercle Montherlant présidé par François-Xavier de Sambucy de Sorgue, ce prix récompense chaque année l'auteur d'un ouvrage de langue française illustré et consacré à l'art. Il est doté par Jean-Pierre Grivory, Président Directeur Général de la société «Parfums Salvador Dali». A été attribué à **Henri Stierlin** pour l'ouvrage *l'Art persan* (Imprimerie nationale éditions). Comparatiste, historien de l'art et de l'architecture, journaliste professionnel et photographe, puis auteur de livres d'art qu'il illustre avec Anne Stierlin. Né le 2 avril 1928 à Alexandrie (Egypte), de parents suisses. Études classiques - latin, grec - puis Lettres et Droit aux Universités de Lausanne et Zurich. Prépare et soutient en 1977-1978, à la Faculté de l'Imaginaire, à Chambéry (Université de Grenoble), une thèse d'Histoire de l'Art, sur le caractère emblématique de la mosquée persane sous la direction de Gilbert Durand ; non publiée, cette thèse est fondée sur l'ouvrage *Ispahan*, paru en 1976. ♦

En haut : Henri Stierlin entouré par François-Xavier de Sambucy de Sorgue, le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives et Jean-Pierre Grivory. Photo Juliette Agnel





Les Prix Pierre Cardin

Yves Millecamps, Érik Desmazières, Jean Daive, Guy de Rougemont, Eduardo Arroyo et Arnaud d'Hauterives. Photo Juliette Agnel



Le Prix de Bibliophilie Jean Lurçat



Pierre Cardin, membre de l'Académie (section des Membres libres) a souhaité encourager les jeunes artistes en créant en 1993 cinq prix annuels décernés à un peintre, un sculpteur, un architecte, un graveur et un compositeur sur proposition de chacune des sections concernées de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Prix d'**Architecture** décerné à **Isabel Héroult**, née en 1963, diplômée architecte DPLG en 1987. Elle a étudié à l'École d'Architecture de Grenoble, Chevalier des Arts et Lettres, membre de l'Académie d'Architecture. Enseignante à l'École Spéciale d'Architecture à Paris depuis 2004. Workshop internationaux : Paris, Buenos Aires, Québec, Cape Town... Membre du Conseil d'Administration de la Maison de l'Architecture de Grenoble de 1999 à 2003 et de l'École d'Architecture de Grenoble de 2001 à 2005. Rapporteur au Comité Consultatif de la Ville de Grenoble de 2002 à 2004. Responsable de projets dans les agences Architecture Studio (Paris) et J.P. Pargade (Paris) en 1988 et 1989. A fondé en 1991, avec Yves Arnod, l'agence « Héroult Arnod Architectes ».

Le Prix de **Peinture** décerné à **Oda Jaune**, née en 1979 à Sofia, Bulgarie. Vit et travaille à Paris. Elle a étudié à la Kunstakademie de Düsseldorf, Allemagne, avec Jörg Immendorff. Expositions personnelles récentes : *Hybride*, Fondation Francès, Senlis, France en 2012, *Confrontation Félicien Rops - Oda Jaune*, Musée Félicien Rops, Namur, Belgique en 2011, *Once in a Blue Moon*, Galerie Daniel Templon, Paris, France en 2010... Oda Jaune est représentée par la Galerie Daniel Templon à Paris.

Le Prix de **Sculpture** décerné à **Christiane Müller**, née en Allemagne en 1965. Diplômée du Diplôme National Supérieur d'Arts Plastiques, elle enseigne et pratique le dessin, le modelage, la sculpture... Parallèlement à ses études, elle a travaillé à la création de décors à l'Opéra Bastille et participé aux chantiers de restauration de sculptures au Louvre. Expositions récentes : à la Maison des Arts, Conches en Ouche (2012), au Château de Gaillon (2011), au salon "Réalités Nouvelles", Paris, 2010.

Le Prix de **Composition musicale** décerné à **David Hudry**, né en 1978. Compositeur français, il développe des synergies avec différents artistes issus de la nouvelle scène transdisciplinaire de l'opéra contemporain. Parallèlement à des études d'Analyse, d'Orchestration, de Composition et Nouvelles Technologies au CNR de Montpellier, il mène des études de musicologie à l'université Paul Valéry à Montpellier. Obtient l'Agrégation de Musique en 2002, intègre la classe de Composition et Nouvelles Technologies du CNSMDP en 2003, premier prix de Formation Supérieure en 2008. David Hudry est membre du collectif Multilatérale et enseigne la musique dans une Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles. Sa musique a été jouée par différentes formations : l'Ensemble Multilatérale, l'Ensemble Linea, le Quatuor Arditti, l'Ensemble Recherche...

Le Prix de **Gravure** décerné à **Baptiste Fompeyrine**, né en 1991 à Lyon. Etudiant à l'École des arts décoratifs de Paris, il étonne déjà par sa maîtrise technique (dessin, gravure, peinture) et l'étrangeté saisissante de son univers. De sa première exposition personnelle en galerie, on retiendra surtout ses grandes toiles, où la réalité glisse insensiblement vers le fantastique, l'angoisse, la stupeur. Des compositions qui empruntent à l'expressionnisme de James Ensor ou à celui de Francis Bacon et qui jouent aussi de couleurs contradictoires, de l'effacement et de l'inachèvement. ♦

Créé en 2005 à l'initiative de Simone Lurçat à la mémoire de son époux Jean Lurçat (1892-1966), membre de l'Académie, dans la section de Peinture, ce prix de la Fondation Jean et Simone Lurçat récompense chaque année un ouvrage original récent de bibliophilie. Il s'agit de l'un des Grands Prix de bibliophilie en France.

Attribué à **Jean Daive** (texte) et **Eduardo Arroyo** (illustrations) pour l'ouvrage *L'enfant au nuage* (Robert et Lydie Dutrou éditeurs).

Entretien avec Eduardo Arroyo

Nadine Eghels : Quelle place occupe la bibliophilie dans votre œuvre ? Avez-vous toujours travaillé comme illustrateur de livres ou cette pratique est-elle récente ?
Eduardo Arroyo : C'est une part importante de mon travail. J'ai fait souvent de « beaux livres » en complicité avec des écrivains et cela me plaît beaucoup. Je suis heureux d'avoir eu ce prix, pas seulement pour moi mais parce que c'est une façon de récompenser la bibliophilie, une discipline qui devient de nos jours de moins en moins courante. Avant les poètes faisaient appel à des artistes pour éditer, et vendre leurs livres de poésie. Aujourd'hui c'est de moins en moins fréquent. Les poètes et écrivains ne sollicitent plus guère les artistes peintres ou graveurs, cela devient vraiment rare. En ce qui me concerne j'espère pouvoir continuer car c'est une approche très enrichissante.

N.E. : Comment procédez-vous ? Est-ce le texte qui inspire votre création ou s'agit-il de confronter le texte et l'œuvre picturale ?
E.A. : Les « beaux livres » résultent d'une bonne dose de volonté de personnes qui ont vraiment le désir de les voir publier. Il s'agit dans la plupart des cas d'ouvrages de commande. L'éditeur trouve d'abord l'écrivain, et puis l'artiste, ou bien c'est l'inverse, l'important est qu'une connivence se crée entre ces trois protagonistes.

N.E. : Comment qualifieriez-vous la position de l'artiste dans ce type de travail ?
E.A. : C'est un peu comme quand on fait un décor de théâtre par exemple. L'artiste doit se mettre au service de la pièce, ou dans ce cas du texte. Un décor de théâtre n'est pas un tableau, une affiche non plus. De même lorsqu'on travaille pour un livre, la création doit être spécifique pour ce support, et se mettre au service de l'écriture, qu'elle soit littéraire ou poétique.

N.E. : Dans ce cas précis, connaissiez-vous l'écrivain avant ou est-ce l'éditeur qui vous a mis en rapport ?
E.A. : Je connaissais Jean Daive, j'appréciais tant la personne que son écriture poétique, très variée, qui offre des approches très diverses. Il tenait beaucoup à faire un livre avec moi, et c'est lui qui a engagé le projet avec les éditeurs Robert et Lydie Dutrou. C'est donc du désir de Jean Daive que le projet est né mais c'est ensuite devenu notre œuvre commune, et nous sommes heureux de partager aujourd'hui ce Prix de Bibliophilie Jean Lurçat décerné par l'Académie des Beaux-Arts. ♦

En haut : Oda Jaune, Vladimir Velickovic, Isabel Héroult, Érik Desmazières, Baptiste Fompeyrine, David Hudry, Antoine Poncet, Pierre Cardin et Christiane Müller. Photo CmPezon



Le Prix Nahed Ojeh

Attribué annuellement depuis 2008, ce prix créé par Nahed Ojeh, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts récompense l'œuvre d'un graveur confirmé. Le Prix Nahed Ojeh 2012 est décerné à **Agathe May**, née en 1956 à Neuilly-sur-Seine, vit et travaille à Montreuil.

Les gravures d'Agathe May sont encrées comme des peintures, tirées à la main, assemblées, collées, rehaussées. L'artiste fait de chaque tirage un exemplaire unique, une image à chaque fois réinventée.

« Agathe May pratique en effet la gravure, mais d'une manière très singulière. Quand, après d'innombrables études et essais, la planche a été tirée, par elle-même, elle la rehausse de couleurs. Chacune est ainsi unique, au gré des expérimentations chromatiques. Le terme technique convenable est « monotype ». » in *Le Monde*, Philippe Dagen, 2007. ♦

En haut : Agathe May, Les dormeurs - Joséphine, 2011, xylographie à encrage monotype.

À droite : Érik Desmazières et Agathe May. Photo Juliette Agnel



Les Prix d'ouvrages

Prix Bernier : partagé entre **Audrey Adamczak** pour l'ouvrage *Robert Nanteuil, ca.1623-1678* (Éditions Arthena) et **Yves Delaborde** pour l'ouvrage en deux volumes *Le Verre, Art et Design - XIX^e-XXI^e siècles* (ACR Éditions)

Prix René Dumesnil attribué à **Claire Delamarche** pour l'ouvrage *Béla Bartók* (Éditions Fayard)

Prix Adolphe Boschot attribué à **Aude de Kerros** pour *Sacré Art Contemporain, Evêques, Inspecteurs et Commissaires* (Éditions Jean-Cyrille Godefroy)

Prix Catenacci attribué à **Christian Merlin** pour l'ouvrage *Au cœur de l'orchestre* (Éditions Fayard)

Prix Jules et Louis Jeanbernat de Ferrari Doria attribué à **Sophie Calle** pour l'ouvrage *Aveugles* (Éditions Actes Sud)

Prix Kastner-Boursault attribué au *Guide de la Musique de la Renaissance*, ouvrage collectif réalisé sous la direction de **Françoise Ferrand** (Éditions Fayard)

Prix Paul Marmottan attribué à **Joëlle Moulin** pour l'ouvrage *Cinéma et Peinture* (Éditions Citadelles et Mazenod)

Prix Richtenberger attribué à **Blaise Ducos** pour l'ouvrage *Frans Pourbus le Jeune (1569-1622), le portrait d'apparat à l'aube du Grand Siècle entre Habsbourg, Médicis et Bourbons* (Éditions Faton)



Le Prix Achille Fould-Stirbey - Peinture

1er Prix décerné à **Yarmilla Vesovic**

2e Prix décerné à **Pascal Garin**

3e Prix décerné à **Nicolas Favre**

Le Prix Françoise Abella d'Architecture partagé entre **Claire Davisseau** et **Blanche Granet**

Prix Colmont - sculpture** décerné à **Michèle Winckler**

Prix Paul-Louis Weiller

Gravure décerné à **Claire Illouz**

Composition musicale décerné à **Frédéric Verrières**

Prix Georges Wildenstein décernés aux **pensionnaires artistes, boursiers de l'État**, ayant achevé leur séjour à la Casa de Velazquez en 2012 : **Anne-Laure Boyer, Marie Maurel de Maillé, Julien Dubuisson, Aurelio Edler-Copes, Étienne Fouchet, Daniele Ghisi, Boris Labbé, Olivier Larivière, Florent Motsch, Benoît Piéron, Daniel Touati, Nima Zaare Nahandi.**

Prix Antoine-Nicolas Bailly d'Architecture décerné à **Julie Cattant**

Prix Balleroy - peinture décerné à **Joan Blondeel**

Prix Claude Berthault - Peinture décerné à **Kosta Kulundzic**

Prix Karl Beulé - Peinture** décerné à **Sophie Le Dain**

Prix Paul Chabas - Peinture** décerné à **Mona Elslander**

Prix Dumas-Millier - Peinture décerné à **Marc Giai-Miniet**

Prix Auguste Durand et Edouard Ordonneau de Gravure** décerné à **Florence Bernard**

Prix Jacques Durand - Composition musicale décerné à **Philippe Hurel**

Prix Lesquivin-Garnier - Peinture décerné à **Maël Nozahic**

Prix Nicolo - Composition musicale décerné à **Florence Baschet**

Prix Pinet - Gravure** décerné à **Guy Braun**

Prix Rossini - Composition musicale décerné à **Qigang Chen**

Prix Verdaguer* - Peinture décerné à **Christine Jean**

Prix Frédéric et Jean de Vernon - Gravure décerné à **Pierre Albuissou**

Palmarès (suite)

Prix d'Encouragement à de jeunes artistes :

Sur les Fondations Roux et Tronchet :

Peinture décerné à **Nemanja Djordjevic dit Maté,**

Sculpture décerné à **Chloé Carpentier,**

Gravure décerné à **Guillaume Guilpart,**

Composition musicale partagé entre **Jonathan Bell** et **Gabriel Sivak**

Sur les fondations Deglane, Roux et Tronchet :

Architecture décerné à **Alexandre Goulet**

Prix internationaux de la Fondation

Jacques Rougerie ⁽¹⁾ « Génération Espace Mer » Promotion Emmanuel Hervé :

Prix « Architecture, design et technologie de l'Espace » décerné à l'équipe **Teïva et Cédric Bordereau (France)** pour leur projet *Station Autonome Modulaire*

Prix « Architecture, design et technologie de la Mer » décerné à l'équipe **Milorad Vidojevic / Milica Pihler / Jelena Pucarevic (République de Serbie)** pour leur projet *Lady Landfill Skyscraper*

Prix « Architecture & Problématique de la Montée des Eaux » décerné à l'équipe **Koen Olthuis / Mahtab Akhavan / Laura Weiss / Alexandre Voegelé (Pays-Bas, Iran, Espagne et France)** pour leur projet *Thalassophilantropy*

Mention spéciale : « Architecture & Problématique de la Montée des Eaux » décerné à l'équipe **Vincent Niccoli / Gabriel Bourdet (France)** pour leur projet *NOÉ*

Mention spéciale : « Architecture, design et technologie de la Mer » décernée à l'équipe **Gianluca Santosuosso (Italie)** pour leur projet *MORPHotel*

* *Prix de l'Institut de France attribué sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts*

** *Prix décerné au Salon des Artistes français après la Séance publique annuelle de novembre 2011*

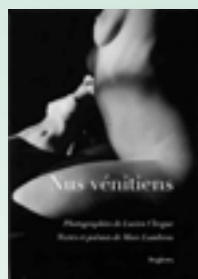
(1) *Membre de l'Académie des Beaux-Arts, section Architecture*

Parutions



À paraître, le catalogue raisonné des tapisseries d'**Yves Millecamps**, de 1956 à 1975, par Gérard Denizeau, préface de Serge Lemoine (Éd. Somogy). Depuis sa rencontre avec Jean Lurçat, Yves Millecamps a pris une place déterminante dans le renouveau de la tapisserie.

L'intégralité de son travail de peintre-cartonnier est présenté ici sous forme de catalogue raisonné.



Nus vénitiens n'est pas une simple invitation au voyage, à travers les photographies de **Lucien Clergue**, ami de Picasso et de Jean Cocteau, alors qu'il était débutant. Il convie le lecteur à créer sa propre histoire au gré de ces photos mystérieuses associées à la plume de Marc Lambron (éditions Seghers).

avec les nouveaux commentaires qu'il est tenté d'apporter aujourd'hui.



Parution de *Cent opus et leurs échos* (Édition L'Harmattan, collection Perspectives musicologiques contemporaines) par **François-Bernard Mâche**. Un compositeur se penche sur son passé, jalonné de cent œuvres. Il confronte les textes de présentation qu'il a rédigés lors de leur création

avec les nouveaux commentaires qu'il est tenté d'apporter aujourd'hui.

Distinction

Pierre Cardin, appartenant à la section des Membres libres de notre Académie, a reçu, sous les ors du théâtre de La Fenice de Venise, le Prix du Lion de Vénétie, destiné à rendre hommage à sa carrière. Le prix, une médaille d'or à l'effigie du fameux lion symbole de la Cité des Doges, a été remis par le président du Conseil régional de Vénétie, Clodovaldo Ruffato, « à cette personnalité d'origine vénète qui s'est particulièrement distinguée dans le secteur de la mode, des arts et de l'économie ».

« C'est une grande émotion (...) je suis né ici et je ne l'ai pas oublié, je me sens vénète », a confié le styliste, qui s'est exprimé aussi bien en français qu'en italien.



En haut : Étienne Fouchet, Force Attractive V, 2011, plâtre. 29x35x18 cm.

À droite : Albert Corbí, Paysage, 2010, ampliación plotter con tintas pigmentadas, 110x150 cm.

Ci-dessus : Olivier Larivière, Dans mes bras I, 2011, óleo sobre papel, 50x65 cm.

ESPACE ÉVOLUTION PIERRE CARDIN

Les artistes de la Casa de Velázquez

Comme chaque année, les œuvres des pensionnaires de la Casa de Velázquez ont été présentées par l'Académie des Beaux-Arts à l'Espace Evolution Pierre Cardin.

L'exposition, intitulée *Itinérance 3*, aura permis de découvrir les travaux de Anne-laure Boyer, Anne-Lise Broyer, Albert Corbí, Julien Dubuisson, Etienne Fouchet, Boris Labbé, Olivier Larivière, Marie Maurel de Maillé, Benoît Piéron, Gema Rupérez, Daniel Touati et Nima Zaare Nahandi.

Après deux longues années d'interruption, du fait d'importants travaux de rénovation immobilière, la Casa de Velázquez a réouvert ses portes aux activités des deux composantes, artistique et scientifique, sur lesquelles est fondée son originalité. Placé sous la tutelle du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, cet établissement présente la particularité de comporter une section artistique, dénommée depuis une récente réforme statutaire *Académie de France à Madrid*, qui accueille en résidence des plasticiens, des photographes, des cinéastes, des vidéastes, des compositeurs et des architectes. Il réunit donc, dans le même lieu et le même cadre institutionnel, des artistes et des chercheurs en sciences humaines, ce qui en fait un établissement singulier, et riche de sa singularité.

Jean-Pierre Étienvre,
directeur de la Casa de Velázquez

« C'est un long chemin que la Casa de Velázquez a parcouru depuis sa création en 1928, menant à bien, au fil des années, des projets et des actions dont les ambitions sont demeurées à la hauteur d'un lieu exceptionnel. À l'heure où ses nouveaux statuts lui confèrent une autonomie plus importante, je suis heureux de constater la réputation brillante qu'a acquise cette École dans les milieux artistiques français et espagnols, bien sûr, mais également sur la scène internationale. Depuis un an, c'est un souffle nouveau qui parcourt l'établissement, puisqu'à cette évolution statutaire récente, vient s'ajouter la modernisation tant attendue et récemment achevée de l'infrastructure de l'École : de la rénovation du site au réaménagement de l'impressionnante bibliothèque - qui ne comprend pas moins de cent mille ouvrages et quinze mille revues -, il s'agit de proposer un cadre de vie toujours plus propice aux conditions de travail et de création des futurs pensionnaires.

Ces réalisations, nous les devons à Jean-Pierre Étienvre, qui, depuis cinq ans, dirige avec la même énergie les différents projets de l'établissement. Au nom de l'Académie des Beaux-Arts, je tiens à le remercier ainsi que l'ensemble de son équipe ».

Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel



Douleurs et représentation dans l'Art

La douleur transcendée par les artistes

Par **Patrice Queneau**, membre de l'Académie nationale de Médecine

La douleur corsetée de Frida Kahlo fut une source majeure de sa créativité : « Le sol vacille, le monde tangué, tangué Frida ». « À la peinture, oui tous à la peinture ! Ceux qui m'ont opérée ont fait de moi un pistolet mitrailleur ». « J'écrase le sang frais de l'oiseau nu sur le cœur du miroir. Pleure le miroir ! »^(1,2)

Frida Kahlo fait très tôt l'apprentissage de la souffrance : atteinte d'une poliomyélite à l'âge de 6 ans, elle est victime d'un grave accident d'autobus à 17 ans qui lui brise la colonne vertébrale, le bassin, les côtes. Son ventre est transpercé par une barre de fer. En pleine effervescence politique et culturelle du Mexique, elle devient l'indomptable épouse du peintre Diego Rivera. Amie de Léon Trotsky, admirée des surréalistes, Frida a peint nombre d'autopourtraits, dont *Les Deux Frida* (fig. ci-dessus). Voici ce double autoportrait en pied grandeur nature (173 x 173,5 cm, Musée d'art moderne, Mexico), peint en 1939, l'année de son divorce d'avec Diego Rivera. Frida se réfugie dans le travail et peint beaucoup. Elle s'affirme « chromophore ». *Les Deux Frida* se tiennent la main sous un ciel orageux :

-sur le portrait de gauche, Frida, blafarde, porte une déchirure de sa poitrine exposant son cœur écorché, brisé. Dans sa main droite, une pince clampé une veine venant du cœur.

-sur le portrait de droite, Frida apparaît le visage coloré. Elle porte une robe mexicaine bariolée, la *tehuana*. Son cœur, intact, est posé devant son corsage. Frida tient dans sa main gauche le portrait miniature de Diego.

L'œuvre de Frida Kahlo porte l'empreinte sa douleur : *La Colonne brisée* (1944) stigmatise son corset d'acier, ou *Le Petit Cerf* (« Je suis un pauvre petit cerf ») (1946) qu'elle commente dans son *Journal* : « Je suis ce cerf femelle criblé de mille et mille flèches... Mâle et femelle, femelle

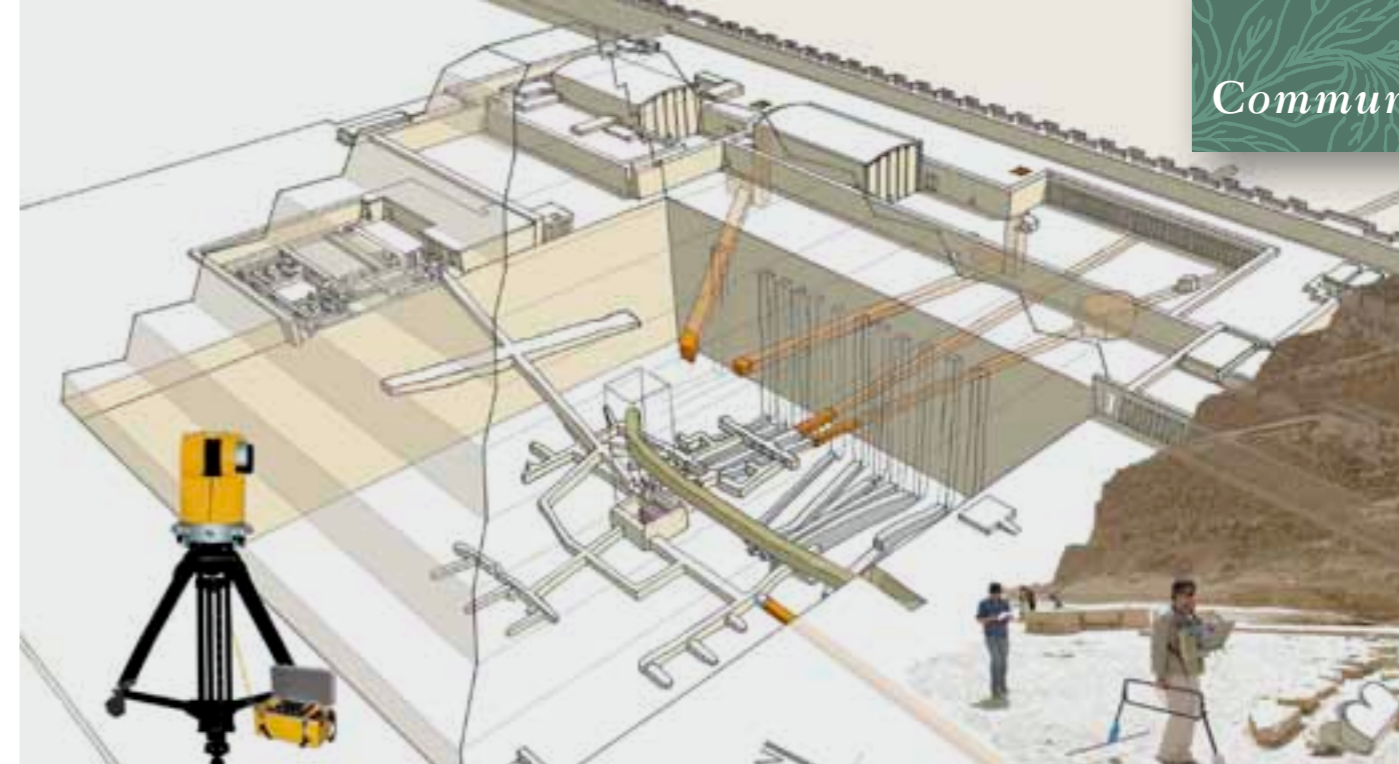
Si l'on évoque la douleur dans la peinture, on pense inévitablement à l'artiste mexicaine Frida Kahlo, dont l'œuvre est imprégnée de souffrance mais irradie d'une vénéneuse beauté. Patrice Queneau l'explore avec nous, sous l'angle de la transcendance de la douleur par les artistes...

ou mâle... je suis Frida Kahlo ». Mélange de cruauté et d'humour, de candeur et d'insolence, elle définit sa peinture non comme une vocation mais comme une nécessité, l'aidant à lutter contre son martyre quotidien. Cette dualité drame-espoir se retrouve dans *l'Arbol de la esperanza mantente firme* (1946) : Frida Kahlo s'y représente à gauche, allongée sur un brancard avec deux cicatrices dans le dos sous un soleil de souffrance ; à droite, sous la lune, symbole d'apaisement (?), habillée, assise, sorte de vierge en majesté, tenant à la main son corset, espoir de guérison.

Peu de temps avant sa mort le 13 juillet 1954, alors qu'elle peint depuis plusieurs mois couchée avec des miroirs au-dessus de son lit (« à l'aide de l'image du miroir »), Frida Kahlo l'affirme : « Je ne suis pas malade. Je suis brisée. Mais je serai heureuse de vivre aussi longtemps que je pourrai peindre ». Sur son dernier tableau, elle a écrit : « Viva la Vida ». ♦

[1] Le Journal de Frida Kahlo - *Carlos Fuentes*, Sarah M. Lowe, Chêne, Paris, 1995

[2] Salomon Grimberg - *Frida Kahlo Confidences*, Chêne, Paris, 2008



Travaux récents menés dans la Pyramide à degrés de Djéser

(Nécropole royale de Saqqarah - Egypte)

Par **Bruno Deslandes**, directeur de la Mission scientifique lettone de Saqqarah, architecte du Patrimoine, expert auprès de l'UNESCO-WHC

Fort de nombreuses interventions menées avec succès (7^e et 8^e pylônes des temples de Karnak, dans le Caire islamique à Bab Al-Futuh, Al-Fustat et Ibn Tulun), le ministère de la Culture de la République Arabe d'Égypte et son Conseil suprême des Antiquités lui confient en 2005 la lourde responsabilité de réouvrir la Pyramide à degrés de Djéser à Saqqarah, laissée fortement endommagée par le tremblement de terre de 1992, et de procéder à un vaste inventaire général de l'état des structures.

La Pyramide à degrés, vieille de plus de 47 siècles, est la plus ancienne construction en Pierre de l'histoire de l'Humanité, la première des pyramides d'Égypte, et le premier programme architectural connu, œuvre du génial architecte Imhotep.

Reprenant la suite des recherches qui y ont été menées par Jean-Philippe LAUER, la mission a réalisé la documentation, sur plusieurs campagnes, de l'intégralité des façades et abords immédiats de la pyramide, ainsi que la quasi-totalité des 7 kilomètres de galeries souterraines.

Créée en 2001, la Mission scientifique lettone est hautement spécialisée dans la documentation et le diagnostic de sites patrimoniaux majeurs, classés sur la prestigieuse liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle apporte une expertise rare, mais déjà reconnue internationalement, par l'apport novateur de nouvelles technologies appliquées à l'égyptologie et à l'archéologie du bâti.

L'ensemble des résultats collectés par les scanners tridimensionnels (320 millions de mesures géo-référencées), les relevés photogrammétriques, le monitoring structurel, les études géophysiques (gravimétriques, magnétoélectriques...) alimentent pour la première fois au monde de très performants Systèmes d'Information Géographique 3D.t, et constituent ainsi une vaste base de données tridimensionnelle et interactive.

Celle-ci représente les fondements pour des études structurelles approfondies, des travaux de consolidations d'urgence et un ambitieux programme de restauration à venir. Elle permet simultanément de réactualiser la compréhension du programme architectural de cette vaste nécropole souterraine, structurée et hiérarchisée dans un espace tridimensionnel très complexe.

Les tous derniers résultats communiqués aux membres de l'Académie, révèlent des découvertes majeures. Elles apportent, pour la première fois, des éléments de réponses pour expliquer les raisons d'une révolution architecturale sans précédent, permettent de mieux saisir l'organisation de la Cour sous le règne de ce prestigieux souverain de l'ancien empire, et offrent des perspectives de recherches des plus prometteuses sur les pyramides à gradins de la troisième dynastie. ♦

Bibliographie : Lauer (J.-P.), *La Pyramide à degrés - L'architecture*, Le Caire, IFAO, 1936. Lauer (J.-P.) *L'histoire monumentales des pyramides d'Égypte*, Le Caire, IFAO, 1962. Baud (M.) *Djeser et la III^e dynastie*, Ed. Pymalion, Paris, 2002. Kletnieks (J.) *Muzibas valdnieki*, Ed. Tapals, Riga, 2008. Wilkinson (A. H.) *Early Dynastic Egypt*, Routledge, Oxon, 1999.

Yann Arthus-Bertrand

Le film *Planète Océan* sera diffusé sur France 2, dans la case « Grandeurs Nature », le dimanche 23 décembre.

Édith Canat de Chizy

Vega pour orgue par Jean-Christophe Revel à l'église Saint-Gervais de Paris, le 15 février.
Vivere, quatuor à cordes n°1 par le Quatuor Ardeo, en concert à la grande salle de l'UNESCO de Radio-France, à Paris, le 8 mars.
 Master-Classe à l'Université de Montréal, du 10 au 17 mars.
 Invitée à l'émission « Le matin des musiciens » de Jean-Pierre Derrien, retransmission de *Sombra* par Solistes XXI, Christophe Desjardins, direction Rachid Safir, le 1^{er} février.
Sombra pour trois voix de femmes et alto, création, par Christophe Desjardins, Solistes XXI, direction Rachid Safir, à l'amphithéâtre de l'Opéra Bastille, le 5 février.
Duerme pour douze voix mixtes et percussion, création, par l'Ensemble Musicatreize, direction Roland Hayrabedian, à la Salle Musicatreize de Marseille, le 8 février.

Lucien Clergue

« Hommage à St John Perse » à la Médiathèque d'Hyères, du 19 janvier jusqu'à fin février.
 Participation et conférence à « l'Hommage à Jean Cocteau », Ville de Luxembourg, en janvier et février.
 Exposition personnelle « La Camargue », au Palais de l'Archevêché d'Arles, en mars et avril.
 Exposition personnelle rétrospective au Musée Jean Cocteau de Menton, de février à novembre.

Michaël Levinas

Sortie en Cd de son opéra *La Métamorphose*, créé en 2011, chez Aeon, en juillet.

François-Bernard Mâche

Danaé, pour 12 voix mixtes et percussion, interprétée par l'ensemble Musicatreize sous la direction de Roland Hayrabedian, à Marseille, le 8 février.

Laurent Petitgirard

Dirige le ballet intégral de *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel, à la Salle Pleyel, à Paris, le 15 janvier.
 Dirige son *concerto pour violoncelle et orchestre* avec l'Orchestre Colonne et Gary Hoffmann en soliste, à la Salle Pleyel, à Paris, le 5 février.
 Dirige l'Orchestre d'État de Moscou dans un concert consacré à ses œuvres, avec la contralto Delphine Galou en soliste, à la Salle Tchaïkowsky de Moscou, le 15 février.
 Dirige la création de son *concerto pour saxophone et orchestre* avec Michel Supéra en soliste, à Douai, le 12 mars.

Vladimir Velickovic

Parution d'un essai sur la peinture de Vladimir Velickovic, *Les Métamorphoses du sacré*, par Amélie Adamo.

Zao Wou-Ki

Exposition d'une série d'aquarelles inédites autour du triptique *Hommage à Claude Monet* (1991), au Musée des Beaux-Arts de Rouen, jusqu'au 26 mai.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Secrétaire perpétuel : Arnaud D'HAUTERIVES

BUREAU 2012

Président : François-Bernard MICHEL
 Vice-président : Lucien CLERGUE

SECTION I - PEINTURE

Arnaud d'HAUTERIVES • 1984
 Pierre CARRON • 1990
 Guy de ROUGEMONT • 1997
 Chu TEH-CHUN • 1997
 Yves MILLECAMPS • 2001
 Jean CORTOT • 2001
 Zao WOU-KI • 2002
 Vladimir VELICKOVIC • 2005

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT • 1983
 Gérard LANVIN • 1990
 Claude ABEILLE • 1992
 Antoine PONCET • 1993
 Eugène DODEIGNE • 1999
 Brigitte TERZIEV • 2007
 PIERRE-EDOUARD

SECTION III - ARCHITECTURE

Roger TAILLIBERT • 1983
 Paul ANDREU • 1996
 Yves BOIRET • 2002
 Claude PARENT • 2005
 Jacques ROUGERIE • 2008
 Aymeric ZUBLENA • 2008

SECTION IV - GRAVURE

Pierre-Yves TRÉMOIS • 1978
 René QUILLIVIC • 1994
 Louis-René BERGE • 2005
 Erik DESMAZIÈRES • 2008

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Jean PRODROMIDÈS • 1990
 Laurent PETITGIRARD • 2000
 François-Bernard MÂCHE • 2002
 Édith CANAT DE CHIZY • 2005
 Charles CHAYNES • 2005
 Michaël LEVINAS • 2009

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Michel DAVID-WEILL • 1982
 Pierre CARDIN • 1992
 Henri LOYRETTE • 1997
 François-Bernard MICHEL • 2000
 Hugues R. GALL • 2002
 Marc LADREIT DE LACHARRIÈRE • 2005
 William CHRISTIE • 2008
 Patrick DE CAROLIS • 2010

SECTION VII
 CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS
 LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Roman POLANSKI • 1998
 Jeanne MOREAU • 2000
 Régis WARGNIER • 2007
 Jean-Jacques ANNAUD • 2007

SECTION VIII - PHOTOGRAPHIE

Lucien CLERGUE • 2006
 Yann ARTHUS-BERTRAND • 2006

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.I. Farah PAHLAVI • 1974
 Ieoh Ming PEI • 1983
 Philippe ROBERTS-JONES • 1986
 Ilias LALAOUNIS • 1990
 Andrzej WAJDA • 1994
 Leonard GIANADDA • 2001
 Seiji OZAWA • 2001
 William CHATTAWAY • 2004
 Woody ALLEN • 2004
 SA Karim AGA KHAN IV • 2007
 SA Sheikha MOZAH • 2007
 Sir Norman FOSTER • 2007
 Antonio LÓPEZ GARCIA • 2012
 Philippe de MONTEBELLO • 2012
 Ousmane SOW • 2012



Page 1 : le public nombreux présent dans la Salle des séances de l'Institut de France lors de la journée « Claude Debussy » du 24 octobre dernier. Photo CmPezon

L'Académie des Beaux-Arts est l'une des cinq académies qui constituent l'Institut de France : l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences Morales et Politiques.